

LE
MATÉRIALISME HISTORIQUE

CHEZ

K. MARX ET FR. ENGELS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 6 Décembre 1933, à 14 heures

PAR

M. TRUMER

Président : M. PIROU, professeur.

*Suffragants } MM. DESCHAMPS, professeur.
TRUCHY, professeur.*

PARIS

LES EDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

F. LOVITON et Cie

160, RUE SAINT-JACQUES

—
1933



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547101_0033

THÈSE POUR LE DOCTORAT

*La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver
les opinions émises dans les thèses, ces opinions
doivent être considérées comme propres à leurs
auteurs.*

LE
MATÉRIALISME HISTORIQUE

CHEZ
K. MARX ET FR. ENGELS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 6 Décembre 1933, à 14 heures

PAR

M. TRUMER

Président : M. PIROU, professeur.

Suffragants } *MM. DESCHAMPS, professeur.*
TRUCHY, professeur.

PARIS

LES EDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

F. LOVITON et Cie

160, RUE SAINT-JACQUES

1933



A MES CHÈRES SŒURS ESTHER ET ADELE

INTRODUCTION

Quand on embrasse par la pensée l'histoire du genre humain, on voit que celui-ci a dû passer par d'innombrables degrés d'évolution, pour arriver à l'état où il se trouve actuellement. Quelle différence énorme, en effet, entre nos ancêtres primitifs, impuissants devant la nature envahissante et l'homme du xx^e siècle, avec ses puissants moyens de domination de la nature ! Un nombre énorme de générations se sont succédées. Des peuples sont nés, ont existé pendant un certain temps, et ont disparu de la scène de l'histoire, pour faire place à d'autres peuples. Chacune de ces générations, chacun de ces peuples avaient leurs propres méthodes de lutte pour la vie, leurs propres méthodes de travail, leurs propres croyances et conceptions de la vie. Chacune de ces générations, chacun de ces peuples, presque chaque individu, qui en faisait partie, poursuivait ses propres buts, luttait pour sa propre existence. Et pourtant, il est incontestable qu'il y a eu un mouvement d'ensemble dans l'évolution de l'histoire humaine, que le pouvoir de l'homme sur la nature s'est, à travers les âges, progressivement agrandi, pour aboutir à l'état actuel de la technique et de la science.

Il est alors tout naturel de se demander quelles ont été les causes de ce mouvement d'ensemble de l'histoire, de cet énorme progrès de l'humanité.

Cette question des causes du mouvement historique et du progrès du genre humain constitue l'objet de la philosophie de l'histoire. On ne se contente pas dans la philosophie de l'histoire de se demander comment les choses se sont passées, mais la question est de savoir pourquoi les événements historiques se sont passés d'une telle manière, et non pas de telle autre. Alors que l'histoire établit, classe et explique les faits particuliers, la philosophie de l'histoire ne s'intéresse qu'aux faits, pouvant contribuer à expliquer la direction générale du mouvement historique et à en déterminer les lois.

Dans l'évolution de la philosophie de l'histoire, nous pouvons distinguer différentes périodes.

La première date du moyen-âge. L'antiquité, en effet, ne nous a laissé aucune conception philosophique de l'histoire, aucun de ses penseurs ne considérait l'histoire comme objet d'une science, ne trouvait dans l'histoire un intérêt philosophique. C'est dans la période chrétienne qu'est née la première conception philosophique de l'histoire, notamment la conception théologique.

Cette conception, au lieu de voir dans l'histoire — ainsi d'ailleurs que dans toute la nature — des phénomènes dépendant les uns des autres et soumis à des lois invariables, y voit des phénomènes, soumis à l'action d'un ou de plusieurs agents surnaturels, des événements soumis à l'action de la Providence divine. Toute l'évolution historique est tracée d'avance selon un plan divin, tout vient de Dieu.

Ainsi Saint-Augustin, un des plus célèbres Pères de l'Eglise latine, s'exprime comme suit dans son ouvrage *La Cité de Dieu* : « Considérez maintenant ce Dieu souverain et véritable... ce Dieu unique et tout puissant,

auteur et créateur de toutes les âmes et de tous les corps, source de félicité pour quiconque met son bonheur, non dans les choses vaines, mais dans les vrais biens, qui a fait de l'homme un animal raisonnable..., ce Dieu principe de toute règle, de toute beauté, de tout ordre..., de qui dérive toute production naturelle, quels qu'en soient le genre et le prix..., je demande s'il est croyable que ce Dieu ait souffert, que les empires de la terre, leurs dominations et leurs servitudes restassent étrangers aux lois de sa Providence ? » ¹.

Nous voyons donc que d'après la conception théologique, le mouvement historique de l'humanité apparaît comme la manifestation de la volonté divine. Il n'y a par conséquent pas de place dans cette conception, qui adaptait la réalité historique à un dogme préconçu, pour une science de l'histoire. Mais il faut néanmoins reconnaître que c'est la conception théologique, qui a la première posé le problème d'une conception philosophique de l'histoire, sans arriver d'ailleurs à le résoudre.

La conception idéologique ou métaphysique construit, elle aussi, l'histoire à priori, au lieu d'en chercher l'explication dans l'enchaînement des faits, dans la réalité concrète. Mais elle substitue à la Providence, principe moteur de la conception théologique, l'Idée. C'est l'Idée qui anime toute l'histoire, qui en est la réalisation. Le monde entier n'est que l'extériorisation de l'Idée absolue, tout fait historique n'est que l'incarnation de l'Idée.

C'est le célèbre philosophe allemand Hegel qui est le représentant le plus illustre de la conception métaphysique.

Il est évident que la base même de cette conception

1. Saint Augustin : *La cité de Dieu*, traduit par Emile Saisset, Paris 1855, Livre 5, chap. XI, p. 292-293.

est fausse. Aussi bien dans la nature que dans l'histoire, tout cause a un lieu intime avec l'effet produit, et on ne voit pas comment une Idée prise en dehors de l'histoire puisse expliquer l'évolution de celle-ci.

Mais cette conception constitue un progrès sur la conception théologique. Elle est indépendante d'un dogme religieux et tient compte de certains faits historiques de première importance, notamment de l'évolution et de la lutte des contraires, deux conceptions hegelienues, dont nous parlerons plus loin, qui ont exercé sur Marx et Engels une influence énorme.

En dehors des deux conceptions philosophiques précédentes, qui sont arbitraires et aprioristiques, il y en a d'autres qui excluent tout facteur surnaturel ainsi que tout principe métaphysique, mais cherchent dans l'histoire même l'explication de l'évolution de la société. Elles ne tiennent compte que de faits susceptibles d'observation. Mais les partisans de ces théories réalistes de l'histoire, tout en ayant une base commune : l'étude de faits, aboutissent néanmoins à des interprétations différentes de l'histoire. La cause en est qu'ils attribuent à des faits différents la faculté de déterminer en dernière analyse l'évolution de l'histoire.

Pour d'aucuns c'est la nature extérieure qui est le point de départ de la philosophie historique, et à l'aide de laquelle ils essaient d'expliquer le devenir historique, c'est donc l'influence du sol, du climat, de l'aspect général de la nature, par conséquent le facteur physique ou géographique, qui est la grande force motrice de l'histoire. C'est notamment Henry Thomas Buckle, qui s'est efforcé à donner à la conception géographique de l'histoire une base scientifique ¹.

1. Voir H. Th. Buckle : *Histoire de la civilisation en Angleterre*, trad. A. Baillot, Paris 1881. t. I, p. 45 et s.

Pour d'autres, c'est au contraire l'homme, qui constitue le point de départ, ce sont donc les passions, les opinions, les idées des hommes, par conséquent le facteur psychologique, qui donnent l'impulsion décisive au cours des choses.

Selon cette dernière conception, si les institutions politiques et sociales sont absurdes et injustes, c'est uniquement parce que les hommes sont guidés par des opinions erronées. « L'histoire nous prouve — écrit Holbach — qu'en matière de gouvernement, les nations furent de tous temps les jouets de leur ignorance, de leur imprudence, de leur crédulité... Semblables à des malades qui s'agitent sans cesse dans leur lit sans y trouver de position convenable, les peuples ont souvent changé la forme de leurs gouvernements, mais ils n'ont jamais eu ni le pouvoir, ni la capacité de réformer le fond, de remonter à la vraie source de leurs maux.... Cette fluctuation n'est dûe qu'à défaut de prudence et de lumière » ¹.

Ainsi, d'après cette conception, les seules idées changeantes des hommes sont susceptibles de provoquer tous les changements historiques.

Parmi les partisans des conceptions réalistes de l'histoire, on en trouve également qui imputent le rôle décisif dans l'évolution de l'histoire au facteur social, facteur qui a pris dans la sociologie moderne une importance considérable ². La conception sociale a, contrairement à la conception psychologique, pour point de départ, non pas l'individu, mais le groupe social, non pas l'intention individuelle, mais le fait collectif. L'homme n'est pas un être isolé, mais dépend de son groupe social et est le produit de son temps.

1. Holbach : *Système social*, Londres 1774, t. II, chap. II, p. 27.

2. Voir Charles Rappoport : *La philosophie de l'histoire*, Paris 1925, p. 117 et s.

Ce sont les formes de vie collective, les institutions sociales de toute sorte, les régimes économiques, politiques, juridiques et autres, la famille, les lois et usages, etc., qui peuvent nous donner l'explication de l'évolution de l'histoire.

C'est dans cette dernière catégorie que l'on peut classer la conception matérialiste de l'histoire objet de la présente étude, conception qui a pour auteurs Karl Marx et Friedrich Engels, les deux fondateurs du socialisme scientifique.

Qu'est-ce donc que cette conception matérialiste de l'histoire ? Écoutons Engels dans son discours prononcé à Highgate, à Londres, sur la tombe de Karl Marx, trois jours après le décès de celui-ci, c'est-à-dire le 17 mars 1883 : « De même que Darwin a découvert la loi du développement de la nature organique, de même Marx a découvert la loi du développement de l'histoire humaine, c'est-à-dire ce fait simple, masqué auparavant par le fatras des idéologies, que les hommes, avant de pouvoir s'occuper de politique, de sciences, d'art, de religion, doivent tout d'abord manger, boire, se loger et se vêtir; que par suite la production des moyens matériels d'existence, et partant, le degré de développement économique d'un peuple ou d'une époque forment la base, d'où se déduisent, et conséquemment, s'expliquent (et non inversement, comme il en était jusqu'à présent) les institutions d'Etat, les conceptions juridiques, l'art et même la religion des hommes » ¹.

Ainsi aux explications antérieures des forces motrices de l'histoire, le matérialisme historique ou la conception matérialiste de l'histoire substitue l'explication suivant laquelle ce sont les facteurs matériels, les conditions économiques, et plus spécialement les modes de production des moyens

1. *Karl Marx, homme penseur et révolutionnaire*. Recueil d'articles, discours et souvenirs collationnés par D. Riazanov, Paris 1928, p. 31.

matériels d'existence, qui donnent l'impulsion décisive aux événements historiques

*
**

La conception matérialiste de l'histoire fait partie de l'ensemble des théories désignées sous le nom de « socialisme scientifique » ou « marxisme ». Elle en est même la pièce essentielle, la base philosophique, sans laquelle le socialisme moderne ne saurait même se concevoir. Et bien que l'on désigne l'ensemble des théories socialistes modernes sous la dénomination de marxisme, ce qui implique l'attribution de la paternité de ces théories à Marx, on ne saurait sans injustice prononcer le nom de ce dernier sans y associer celui de Engels.

Marx et Engels ont, en effet, collaboré pendant une quarantaine d'années de la façon la plus intime. L'œuvre de l'un est également l'œuvre de l'autre. Certains ouvrages portent leurs noms communs. Et mêmes ceux des ouvrages qui ne portent que le nom de l'un d'eux sont néanmoins pour la plupart du temps le fruit de leur collaboration, de leur échange d'idées sur la matière traitée. Ainsi, par exemple, fut Engels le collaborateur invisible du *18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx, auquel celui-ci a emprunté certaines idées exprimées précédemment par Engels. Certaines formules heureuses de ce dernier y furent même textuellement reproduites par Marx ¹.

La collaboration de Marx et de Engels était tellement intime, qu'elle fut la cause des erreurs commises par des disciples au sujet de la paternité de certains de leurs ouvrages. Ainsi les 20 articles insérés en 1851 et 1852 dans la *New-York Daily Tribune* et publiés ensuite sous forme

1. Voir l'avant-propos de Riazanov dans *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte* de Karl Marx. Trad. franç. M. Ollivier, Paris 1928, p. 10 et 11.

de volume sous le titre *Révolution et contre-Révolution en Allemagne*, furent attribués, jusqu'à la publication de la correspondance Marx-Engels faite par Bebel et Bernstein, à Marx. Les deux traductions françaises dudit ouvrage, faites avant la publication dont est question, par Laura Lafargue — en 1900 — et Léon Rémy — en 1901 — attribuent sans hésitation à Marx la paternité des articles sus-énoncés qui avaient été d'ailleurs tous publiés dans la *New-York Daily Tribune* sous la signature de Marx. Mais de la correspondance échangée entre Marx et Engels, et publiée par Bebel et Bernstein, il résulte, sans contestation possible, que c'est Engels, et non pas Marx, qui était l'auteur des articles en question ¹. Et sachant déjà actuellement que c'est Engels qui a écrit les dits articles, on reste encore en désaccord sur la question de savoir si et dans quelle mesure Marx y a collaboré ².

Mais malgré cette collaboration intime, il n'en demeure pas moins vrai que la personnalité de Engels s'efface quelque peu devant celle de Marx. Et c'est Engels lui-même qui le reconnaît le premier avec sa modestie exemplaire : « Je ne puis nier — écrit-il — d'avoir pris une certaine part indépendante avant et pendant ma collaboration de quarante années avec Marx, tant à l'élaboration qu'au développement de la théorie marxiste. Mais la plus grande partie des idées directrices fondamentales, particulièrement dans le domaine économique et historique, et spécialement leur nette formulation définitive, sont dues à Marx. Ce que j'y ai apporté — à l'exception certes de quelques branches spéciales — Marx aurait pu le faire sans moi. Mais ce qu'a

1. A. Bebel et Ed. Bernstein : *Der Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx* (1844-1883). Stuttgart 1913, t. I, p. 209 et s. Lettre du 8 août 1851 et s.

2. Marx : *Révolution et contre-révolution en Allemagne*, trad. Molitor, Paris 1933, Introduction p. V-XIV.

fait Marx, je n'aurais pas pu le faire. Marx nous dépassait tous, il voyait plus loin, plus grand et plus rapidement que nous. Marx était un génie, nous autres, tout au plus, des talents. Sans lui, la théorie serait très loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. C'est pourquoi elle porte à juste titre son nom » ¹.

Dans sa préface à la *Guerre des Paysans en Allemagne*, Engels, parlant de la conception matérialiste de l'histoire, va même jusqu'à dire : « Cette conception... provient de Marx et non de moi » ². De même dans sa préface au *18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx, Engels écrit à ce même sujet : « Ce fut précisément Marx qui découvrit le premier la loi... » ³. Mais le même Engels se voit néanmoins obligé de reconnaître la contribution énorme qu'il a apportée à l'élaboration du matérialisme historique : « Les chapitres qui suivent — écrit-il dans sa préface à son ouvrage *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates* — sont en quelque sorte l'exécution d'un legs. C'est Karl Marx qui s'était réservé d'exposer lui-même les résultats des recherches de Morgan en connexion avec les résultats de son — j'ai, dans une certaine mesure, le droit de dire : *notre* — étude matérialiste de l'histoire » ⁴.

Nous voyons ainsi que ce sont Marx et Engels — quoique le premier dans une mesure plus importante — qui ont dégagé et formulé les principes fondamentaux du matérialisme historique.

Ni Marx, ni Engels n'ont fait un exposé spécial, consacré à la conception matérialiste de l'histoire. Mais toutes leurs

1. Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. trad. fr. M. Ollivier, Paris 1930. p. 89 et 90.

2. Engels : *La guerre des paysans en Allemagne*, Paris 1929, p. 16.

3. Marx : *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*. Trad. fr. M. Ollivier, Paris 1928, p. 19.

4. Engels : *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates*. Stuttgart 1913. p. vii.

œuvres en sont par contre imprégnées. Cette conception a été pour eux une méthode d'interprétation de l'histoire, méthode constamment appliquée dans leurs travaux, un instrument de recherche et d'investigation scientifiques, instrument toujours employé par eux dans l'étude du processus de la naissance, du développement et du déclin des groupements sociaux.

Analyser cette conception, dont les principes se trouvent épars dans les œuvres des fondateurs du socialisme scientifique, exposer ces principes tels que les ont formulés Marx et Engels, et en me référant aux sources originales, telle est la tâche que je m'assigne dans ce travail. Le dernier chapitre sera en outre consacré à l'exposé sommaire des courants qui se sont manifestés chez les disciples de Marx et Engels, après la mort de ceux-ci, dans l'interprétation du matérialisme historique.

CHAPITRE PREMIER

Le milieu dans lequel est né le matérialisme historique

« Si c'est Marx qui a découvert la conception matérialiste de l'histoire, Thierry, Mignet, Guizot, tous les historiens anglais jusqu'en 1850 prouvent qu'il y avait tendance à ce qu'elle se fasse, et la découverte de cette même conception par Morgan prouve que le temps était mûr pour elle et qu'elle devait être découverte ». Ainsi s'exprime Engels ¹.

Quel était ce temps, cette période qui étaient, ainsi que le déclare Engels, mûrs pour la naissance du matérialisme historique ? Jetons avant tout un coup d'œil sur ce milieu historique, qui a donné naissance à la conception matérialiste de l'histoire, et ce en application de cette conception même, suivant laquelle aussi bien les hommes que leurs idées sont le produit d'un milieu historique déterminé.

L'histoire de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e (les années 1818 et 1820 sont les dates des naissances de Marx et de Engels) est déterminée par deux facteurs essentiels : la révolution industrielle en Angleterre et la grande Révolution française.

¹. Voir la lettre d'Engels du 25 janvier 1894, parue dans : *Der sozialistische Akademiker* du 15 octobre 1895 et reproduite par Antonio Labriola dans son : *Socialisme et philosophie*, Paris 1899, appendice II, p. 257.

La révolution industrielle en Angleterre commence vers la seconde moitié du XVIII^e siècle. Au milieu du même siècle n'existait plus l'ancienne production artisanale, caractérisant la corporation du moyen-âge et ne réunissant dans une entreprise que le patron et quelques compagnons et apprentis. Ladite production artisanale a fait place à la production manufacturière, réunissant, elle, un nombre considérable d'ouvriers et établissant entre ceux-ci une division perfectionnée de travail. Cette production manufacturière, s'appuyant encore sur le métier, l'ancienne production manuelle, a atteint son épanouissement au milieu du XVIII^e siècle. Mais les bases techniques de la production manufacturière subissent à partir de ce moment un changement profond. En effet, à partir de 1760 environ, sont substituées progressivement aux anciens instruments de travail des artisans, des machines. Les inventions dans le textile des métiers à filer par Arkwright, et des métiers à tisser par Cartwright, sont suivies de l'invention par Watt de la machine à vapeur, à cette dernière invention succèdent d'autres.

Avec le nombre croissant de ces inventions s'effectue une concentration de plus en plus considérable des travailleurs. Ces travailleurs, en présence du bouleversement complet de leurs conditions d'existence antérieures, beaucoup plus paisibles et stables, devant les crises de chômage, inhérentes à la grande industrie moderne, qui les chassent des usines et les mettent sur le pavé sans lendemain, ces travailleurs voient d'abord dans les machines, nouvellement créées, la cause de tous leurs maux. Il en résulte, au début du XIX^e siècle une série de révoltes spontanées contre ces machines. Mais ce mouvement, ayant pour but exclusif la destruction de celles-ci, et connu sous le nom de mouve-

ment des luddites, fait bientôt place à une lutte organisée. Après la première organisation ouvrière en Angleterre, « la Société de correspondance », qui a pris ce nom pour tourner la loi anglaise, interdisant à une société d'une localité d'entrer en liaison avec une société d'une autre localité, apparaissent des nouvelles organisations ouvrières, ayant pour but d'améliorer les conditions de vie de la classe ouvrière : le mouvement trade-unioniste, ayant pour objet la défense des intérêts professionnels des travailleurs, et le mouvement chartiste, luttant pour l'obtention du suffrage universel et pour la participation des ouvriers à la vie politique du pays. Parallèlement à la naissance de la grande industrie, de la technique moderne, le prolétariat moderne fait son apparition sur la scène de l'histoire.

Alors qu'en Angleterre la société bourgeoise est née d'une expropriation économique lente et graduelle des anciennes formes de production ou de la propriété féodale, en France, en raison des entraves ne permettant pas le passage des vieilles formes de production ou de propriété, aux formes nouvelles, par voie de réformes, l'enveloppe féodale a été brisée par la violence. Ce fut précisément le rôle historique de la grande Révolution française, accomplie principalement par la bourgeoisie, de mettre fin à la société féodale.

Malgré la foi ardente dans l'idéal du progrès, qui animait et inspirait les acteurs de la Révolution française, malgré le noble idéal de ces derniers de fonder pour tous et pour toujours la liberté et la justice, de délivrer le genre humain de toutes les chaînes, malgré tous les actes d'héroïsme et d'abnégation sans égal que l'on voyait au cours de la Révolution française, celle-ci a laissé derrière elle des effets, qui n'avaient qu'un rapport lointain avec les motifs, qui ont fait agir les Robespierre, les Danton et les Marat. Malgré

tous les efforts et illusions idéalistes d'un gouvernement révolutionnaire, ce sont les froides lois de l'économie bourgeoise qui se sont imposées et qui ont triomphé : La Révolution a donné naissance à une classe de nouveaux propriétaires, elle a substitué à la propriété féodale la propriété bourgeoise.

Cette Révolution fournit des enseignements incomparables. Elle prouve l'influence décisive de l'infrastructure économique, contre laquelle ne peuvent rien toutes les idéologies, tous les desseins humains — aussi hardis soient-ils — elle montre comment une société se transforme sous l'action des forces économiques et comment cette société, en se transformant, modifie les rapports des classes sociales, adapte les organes de l'Etat, la morale, le droit à la nouvelle situation.

Quel désenchantement, quelle déception en comparant les effets de la Révolution avec les prévisions et promesses des philosophes du XVIII^e siècle ! Les institutions politiques et sociales, issues de la Révolution, ont-elles vraiment apporté l'égalité et la justice promises ? En réalité, les faits ne se sont pas trouvés conformes aux prévisions. En effet, la société est demeurée, comme elle l'était, une organisation des inégalités et des antagonismes de classe. Ceux-ci sont même devenus beaucoup plus aigus que les anciens, par suite de l'abolition des corporations et des établissements charitables du moyen-âge, qui les atténuaient. Et il s'est trouvé des hommes, des penseurs pour constater cette désillusion, pour s'élever contre le désordre né de la grande industrie, de l'individualisme et de la concurrence économique effrénée, et pour chercher des remèdes contre la misère croissante des masses ouvrières. Ce furent au commencement du XIX^e siècle principalement les trois grands

utopistes : Saint-Simon et Charles Fourier en France, et Robert Owen, en Angleterre.

Les inégalités et injustices criantes incitaient ces derniers à rechercher des solutions aux problèmes sociaux. Seulement en ce temps, la production capitaliste n'était qu'à ses débuts. La grande industrie venait à peine de naître. Or, c'est seulement cette grande industrie, qui, ayant engendré des conflits, développe les moyens de les résoudre. D'une production peu développée, ne pouvaient naître que des théories imparfaites. Etant donné, que les conditions économiques, qui seules peuvent fournir une solution aux problèmes sociaux par elles créés, étaient inachevées, les systèmes sociaux, construits de toutes pièces dans les cerveaux des penseurs, furent forcément des utopies. C'est en raison du même inachèvement des conditions économiques que les précurseurs du socialisme, qui ont précédé lesdits trois utopistes : Thomas Münzer durant la réforme allemande et la guerre des paysans du xvi^e siècle, Morelly et Mably au xviii^e siècle et Babeuf durant la grande Révolution française, étaient impuissants à saisir les causes des inégalités et injustices, qu'ils voulaient courageusement éliminer d'un trait. Pour ces précurseurs du socialisme moderne, et particulièrement pour les trois grands utopistes, ce n'étaient pas le degré du développement économique, les conditions matérielles de production qui importaient, mais l'appel à la raison des hommes, principalement des classes possédantes, et la propagande, par laquelle ils voulaient imposer leurs systèmes sociaux complets, expression de la vérité enfin trouvée.

Mais les trois grands utopistes avaient, malgré le côté fantaisiste de leurs solutions et remèdes, dépassé par la largeur de leurs vues l'époque libérale. Sous l'enveloppe fan-

taïste de leurs plans de reconstruction sociale, on trouve des analyses pénétrantes, des pensées profondes, qui passeront au socialisme moderne.

Ainsi, affirme Saint-Simon, que la Politique n'est que la science de la production. L'on trouve déjà chez ce dernier en germe l'idée que les conditions économiques servent de base aux institutions politiques. Le même Saint-Simon conçoit également un gouvernement technique et une direction du processus de la production, au lieu et place d'un gouvernement politique, et de la domination de l'homme sur l'homme, représentés par l'Etat. Cette largeur de vue de Saint-Simon permet à Engels de voir chez lui « en germe presque toutes les idées non strictement économiques des socialistes postérieurs » ¹.

Fourrier, chez lequel on trouve — ainsi que chez Sismondi — une critique mordante des conditions sociales, imagine une grande chaîne d'époques historiques, distinguées vaguement au moyen du principe directeur des formes de production. Ayant divisé l'histoire de la société en quatre périodes de développement : Sauvagerie, Barbarie, Patriarcat et Civilisation, entendant sous cette dernière la civilisation bourgeoise, Fourrier reconnaît que celle-ci se meut dans des contradictions, dans un cercle vicieux de production, qu'elle reproduit sans cesse, sans arriver à les résoudre.

Owen s'est approprié les idées des matérialistes du XVIII^e siècle, d'après lesquels le caractère de l'homme est le produit aussi bien de son organisation native, que des circonstances qui l'environnent pendant sa vie, et principalement pendant sa jeunesse. Et très curieuses furent ses tentatives de créer de nouveaux milieux, exempts des vices de

1. Engels : *M. E. Dühring bouleverse la science*. Trad. franç. Bracke, Paris 1933, t. 3, p. 10.

la société environnante, ses colonies modèles à Manchester, New-Lanark (Ecosse) et en Amérique. Apôtre du socialisme, il considérait que trois obstacles empêchaient toute réforme sociale : la propriété individuelle, la religion et la forme actuelle du mariage.

Toutes ces pensées, toutes ces formes de critique partielle et unilatérale, toutes ces conceptions incomplètes de l'histoire eurent leur aboutissant dans le socialisme scientifique et le matérialisme historique, supposant le développement complet de la technique moderne. C'est dans les conditions économiques existantes et créées par celle-ci, et non pas dans la Morale ou la Raison, que Marx découvre la solution des antithèses engendrées par la grande industrie et l'organisation de la société future. Le socialisme moderne « devait se relier — ainsi que le déclare Engels — à l'ordre d'idées de ses prédécesseurs immédiats, bien qu'en réalité il prenne ses racines dans le terrain des faits économiques » ¹.

Ce sont, en effet, ces faits économiques, les faits de l'histoire moderne, qui furent les véritables précurseurs de la conception matérialiste de l'histoire. Cette conception est née dans des conditions données, dans la maturité précise du temps, en présence d'un nouveau monde, qui s'est dépouillé depuis la Révolution industrielle en Angleterre et ce grand bouleversement social que fut la grande Révolution française, des enveloppes mystiques, religieuses et idéalistes. Et ces faits nouveaux, ces conditions économiques nouvelles, qui ont donné naissance aux deux classes les plus récentes, la bourgeoisie et le prolétariat, ont inspiré à Marx et Engels un nouvel examen de toute l'histoire passée. « Alors on vit que l'histoire n'avait été que l'histoire de la

1. Engels : *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris 1924, p. 49.

lutte de classes; que ces classes guerroyantes étaient partout et toujours les produits du mode de production et d'échange, en un mot des relations économiques de leur époque; que par conséquent la structure économique d'une société donnée forme toujours la base réelle que nous devons étudier pour comprendre toute la superstructure des institutions politiques juridiques, aussi bien que des manières de voir religieuses, philosophiques et autres, qui lui sont propres » ¹.

1. Engels : *M. E. Dühring bouleverse la science*. Trad. franç. Bracke, Paris 1931, t. 1, p. 17.

CHAPITRE II

L'Influence de Hegel et Feuerbach sur Marx et Engels

Marx et Engels, avant d'arriver à leur conception matérialiste de l'histoire, ont passé d'abord par l'idéalisme, et notamment par la philosophie de Hegel, prédominante alors en Allemagne.

Ainsi, dans un article de la *Rheinische Zeitung* du 14 juillet 1842, article reproduit dans la *Marx-Engels historisch-kritische Gesamtausgabe*, Marx fait sienne la conception que se faisait du rôle de l'Etat la philosophie hégélienne, qui considérait l'Etat comme « le grand organisme, où doit se réaliser la liberté juridique, morale et politique » ¹.

L'influence de Hegel sur les fondateurs du socialisme scientifique était très grande. Ces derniers se sont appropriés certaines des idées hégéliennes — notamment la dialectique — qu'ils ont gardées même après leur passage au matérialisme, et qui leur ont été indispensables pour la formation de leurs conceptions socialistes. L'idéologie hégélienne a eu une telle importance pour la naissance du socialisme mo-

1. *Marx-Engels historisch-kritische Gesamtausgabe. Im Auftrage des Marx Engels Instituts, Moskau.* Publié par D. Riazanov, Francfort-sur-le-Main 1927, t. 1, p. 249.

derne, que Engels a pu dire : « S'il n'y avait pas eu précédemment la philosophie allemande, notamment la philosophie de Hegel, le socialisme scientifique allemand — le seul socialisme scientifique qui ait jamais existé — n'eût jamais été fondé » ¹.

C'est sous l'influence de Feuerbach, « qui — dit Engels — constitue sous beaucoup de rapports un anneau intermédiaire entre la philosophie hégélienne et la nôtre » ², que Marx et Engels ont passé au matérialisme. Le livre capital de Feuerbach, *das Wesen des Christentums*, paru en 1841, a provoqué un grand enthousiasme dans le monde de la philosophie. Engels s'exprime ainsi à son sujet : « Il faut avoir éprouvé soi-même l'action libératrice de ce livre pour pouvoir s'en faire une idée. L'enthousiasme fut général. Nous fûmes tous momentanément des feuerbachiens » ³.

Il faut donc, pour comprendre le matérialisme historique, que nous examinions celles des idées de Hegel et Feuerbach, qui ont eu le plus d'influence sur l'évolution des conceptions des deux penseurs socialistes qui nous intéressent.

Il nous faut avant d'indiquer en quoi consiste l'idéalisme du premier et le matérialisme du second, rappeler l'erreur, que les adversaires du matérialisme se plaisent à commettre. Il ne faut point entendre par matérialisme la chasse aux profits, la cupidité jamais satisfaite, l'abus de la nourriture et de la boisson, en un mot tous les bas et vilains désirs tendant à satisfaire les instincts les plus grossiers de hommes, et par idéalisme, la croyance en la vertu, la noblesse et l'élévation de l'esprit, l'amour du prochain, en un mot toutes les belles et grandes pensées désintéressées.

1. Engels : *La guerre des paysans en Allemagne*. Paris 1929, p. 30 et 31.

2. Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* Tr. franç. M. Ollivier, Paris 1930, p. 27.

3. Engels : *L. Feuerbach*, p. 47.

En réalité, l'idéalisme et le matérialisme sont deux conceptions philosophiques, que divise la question fondamentale des rapports de la pensée et de l'être. D'après l'idéalisme, c'est l'esprit — que ce soit l'esprit divin ou l'Idée absolue de Hegel — qui est le fondement de tout, qui a créé le monde et qui existe indépendamment de toute matière. D'après le matérialisme, par contre, c'est la nature, la matière qui est la base de toute vie réelle. La pensée ne peut point être une entité autonome et indépendante de l'être matériel. Elle n'est que l'activité du cerveau, qui lui-même n'est un organe de pensée qu'autant qu'il est relié à une tête et à un corps matériel. « Ceux qui affirmaient le primat de l'esprit par rapport à la nature et qui admettaient, par conséquent, une création du monde de quelque espèce que ce fût — et cette création est souvent chez les philosophes, comme par exemple chez Hegel, beaucoup plus compliquée que dans le christianisme — ceux-là constituaient le camp de l'idéalisme. Les autres, qui considéraient la nature comme l'élément primordial, appartenaient aux différentes écoles matérialistes. » 1.

Le matérialisme historique — ainsi que nous le verrons dans les chapitres qui vont suivre — n'est que l'application et l'extension de ce matérialisme à l'histoire, au domaine des phénomènes sociaux. Les forces motrices de cette dernière ne sont pas constituées par les idées, mais par les conditions matérielles d'existence, les conditions économiques et plus particulièrement par les modes de production des moyens de subsistances.

■
* *

La conception essentielle de Hegel, qui a exercé le plus d'influence sur nos auteurs, est la dialectique.

Engels : *op. cit.*, p. 52 et 53.

En quoi consiste-t-elle ? « La dialectique n'est autre chose que la science des lois générales du mouvement et de l'évolution de la nature, de la société humaine et de la pensée » ¹.

Quand on soumet à l'observation la nature, l'histoire humaine ou la pensée, on constate une image d'un enchaînement de faits, reliés les uns aux autres, où tout se meut, se transforme, devient et périt. Dans le système hégélien, le monde tout entier, naturel, historique et intellectuel, est représenté comme un processus, comme étant dans un changement, dans une transformation et dans un développement constant. Rien ne reste ce qu'il était, ni comme il était. Tout est envisagé dans le mouvement et comme essentiellement variable. Ce qui était cause à un moment devient effet à un autre et vice-versa.

Cette dialectique hégélienne est opposée par Engels à la métaphysique, qui étudie, elle, les phénomènes naturels dans leur isolement, en dehors de leurs relations réciproques. Pour la métaphysique, les objets sont invariables, fixes, immobiles, donnés une fois pour toutes.

C'est pourtant la dialectique et non la métaphysique qui règne dans la nature. Peut-on, en effet, fixer avec exactitude le moment où la vie commence ? Cette difficulté connaissent bien les juristes, qui se sont appliqués à trouver une limite rationnelle, au delà de laquelle la destruction de l'enfant dans le sein de la mère devient un assassinat. La mort n'est pas non plus un phénomène instantané, mais un processus d'une certaine durée. De même tout être organique est dans le même instant lui-même et un autre. Dans le même instant, des cellules de son corps meurent et d'autres se créent. Tout existe et n'existe pas.

1. Engels : *Anti-Dühring*, t. 1, p. 220.

La dialectique exerce également une heureuse influence sur l'étude de l'histoire. Dans le système hégélien on ne peut plus considérer l'histoire comme une confusion chaotique de violences, et toutes les formes sociales antérieures, déraisonnables et également condamnables devant le Tribunal de la Raison, ainsi que le croyaient les philosophes français du XVIII^e siècle. Le problème est, au contraire, de suivre la lente marche des sociétés et de rechercher la liaison et les lois intimes des phénomènes historiques, dépendant en apparence du pur hasard. Marx et Engels, qui se sont appropriés cette exacte représentation du développement de l'univers par la dialectique, voyaient dans l'histoire un développement graduel — bien que souvent interrompu — de l'humanité, et se sont assignés pour tâche de découvrir les lois de ce développement au moyen du matérialisme historique.

D'après Hegel, si même telle ou telle chose semble en état d'immobilité, on constate, en l'examinant de plus près, qu'il se produit en elle un mouvement, une lutte, qu'il existe en elle des forces, qui la maintiennent sous l'aspect que nous lui connaissons, et d'autres forces qui tendent à la modifier. Dans chaque phénomène il y a une lutte de deux principes, la thèse et l'antithèse. Cette lutte aboutit à la fusion de ces deux éléments opposés dans la synthèse.

On retrouve chez Marx et Engels cette pièce essentielle de la dialectique hégélienne qu'est la Négation de la Négation, qui est une loi très générale, trouvant son application dans le règne végétal et animal, en géologie, en philosophie, etc.

En quoi consiste-t-elle ? Pour citer un exemple du monde végétal, Engels nous invite à contempler la métamorphose que subit un grain d'orge tombé sur un terrain favorable

et sous l'action de la chaleur et de l'humidité ¹. Ce grain germe et périt, c'est-à-dire est nié. A sa place surgit une plante, qui est ainsi la négation dudit grain. Mais cette plante elle-même, après avoir grandi et produit de nouveaux grains d'orge, périt elle aussi, c'est-à-dire est niée à son tour. Nous avons donc ainsi une négation de la négation, dont le résultat est de nouveau un grain d'orge, mais cette fois non plus simple, mais multiplié.

Le même processus s'accomplit chez la plupart des insectes (ex-les papillons), qui naissent de l'œuf, par la négation de celui-ci, et qui, une fois la maturité sexuelle atteinte, s'accouplent et sont, eux aussi, niés par leur mort, dès que la femelle a pondu ses nombreux œufs.

De même la géologie est une série de négations niées, une succession de formations anciennes détruites et de nouvelles déposées.

En philosophie, nous pouvons également constater un mouvement analogue. Matérialisme primitif de la philosophie antique, sa négation dans l'idéalisme et la négation de celui-ci dans le matérialisme moderne.

Nous voyons donc des processus renfermant en eux-mêmes des contradictions, la conversion d'un extrême en son contraire, et comme le résultat du tout, la négation de la négation.

Quel est le rôle que celle-ci joue chez Marx ?

Ce dernier nous expose dans *Le Capital* ² comment la petite industrie qui régnait avant l'ère capitaliste en Angleterre était caractérisée par ce fait, que le travailleur avait la propriété individuelle de ses moyens de production. Cette

1. Engels : *Anti-Dühring*, t. 1, p. 209 et s.

2. Marx : *Le Capital*. Trad. franç. Molitor, Paris 1928, t. IV, p. 271 et s. Voir également Engels : *Anti-Dühring*, t. 1 p. 204 et s.

petite industrie n'était compatible qu'avec une production et une société limitées. A un certain degré de développement elle a créé les moyens matériels de son propre anéantissement et a cédé la place à la grande industrie. Cet anéantissement consiste en la transformation des moyens de production individuels et morcelés en moyens de production socialement concentrés. C'est ce que Marx appelle l'accumulation primitive du capital, qui forme la préhistoire de celui-ci. Nous avons donc ainsi une première négation, se manifestant dans l'expropriation des travailleurs, propriétaires de leurs moyens de production.

Une fois le mode de production capitaliste créé, s'opère par le jeu des lois immanentes de cette même production capitaliste, une concentration des capitaux. Chaque capitaliste en tue beaucoup d'autres. Cette concentration des moyens de production et la socialisation du travail en résultant font enfin éclater l'enveloppe capitaliste, qui devient une entrave à la production, et avec laquelle elles ne peuvent plus s'accommoder. Les expropriateurs précédents sont à leur tour expropriés avec la socialisation des moyens de production. Nous obtenons ainsi la négation de la négation, qui rétablit la propriété individuelle des produits du travail et objets de consommation, mais avec la propriété sociale des moyens de production.

Voici comment Marx s'exprime à ce sujet au bout de son développement : « Le système d'appropriation capitaliste, découlant du mode de production capitaliste, et par suite la propriété privée capitaliste, constituent la première négation de la propriété individuelle, fondée sur le travail personnel. Mais avec la fatalité d'un procès naturel, la production capitaliste engendre sa propre négation. C'est la négation de la négation. Elle rétablit non la propriété privée, mais la pro-

priété individuelle fondée sur les conquêtes de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession collective de la terre et des moyens de production produits par le travail lui-même » ¹.

Un exemple analogue de la négation de la négation dans l'histoire nous montre Engels ². L'ancienne et primitive propriété commune du sol, devenue une entrave pour le développement de la production, est abolie, niée et transformée en propriété privée. Mais celle-ci, à un degré de développement supérieur de l'agriculture, devient à son tour une entrave pour la production, qui réclame sa transformation en possession commune, mais beaucoup plus perfectionnée que l'ancienne.

Ainsi pour Hegel, tout phénomène est le résultat d'un développement antérieur et porte en lui le germe d'un développement ultérieur. C'est précisément dans cette conception que réside l'élément révolutionnaire de la philosophie hégélienne. Voici comment Marx apprécie les conséquences révolutionnaires de cette philosophie dans sa préface à la deuxième édition du *Capital* ³ : « Dans sa forme mystifiée, la dialectique fut à la mode en Allemagne, parce qu'elle semblait transfigurer ce qui existait. Dans sa forme rationnelle, elle est un scandale et un objet d'horreur aux yeux des bourgeois et de leurs porte-paroles doctrinaires, et cela pour différentes raisons : dans l'intelligence positive des choses existantes, elle implique en même temps l'intelligence de leur négation, de leur destruction nécessaires; elle conçoit toute forme en cours de mouvement et par conséquent d'après son côté périssable; elle ne se laisse imposer

1. Marx : *Le Capital*. Trad. Molitor, Paris 1928, t. IV, p. 274.

2. Engels : *Anti-Dühring*, t. I, p. 214.

3. Marx : *Le Capital*. Trad. Molitor, Paris 1930, t. I, p. XCV et XCVI.

ser par rien, et est de par son essence critique et révolutionnaire. »

Cet aspect révolutionnaire de la dialectique hégélienne concorde parfaitement avec cette autre conception hégélienne sur l'inévitabilité des bonds dans le processus du développement. Engels rappelle cette dernière conception dans sa polémique avec Dühring ¹. La dialectique marxiste synthétise l'évolution graduelle avec la théorie des catastrophes, des bonds. Pour elle, ces bonds sont un moment indispensable dans le processus, et c'est ce qui constitue précisément la différence principale entre la dialectique et l'évolution pure et simple.

Marx et Engels ont également adopté la loi hégélienne de la transformation des différences quantitatives en différences qualitatives. En examinant les conditions dans lesquelles un artisan peut se transformer en capitaliste, Marx nous explique ² que, pour qu'une somme d'argent ou de valeurs se transforme en capital, il faut que le possesseur d'argent ou de marchandises en détienne un minimum déterminé. Et Marx cite l'exemple suivant :

Un travailleur travaillant tous les jours huit heures pour produire la valeur de son salaire, et les quatre heures suivantes pour le capitaliste, celui-ci doit déjà disposer d'une somme de valeurs permettant d'employer deux ouvriers pour pouvoir vivre aussi bien que l'un de ces ouvriers. Mais pour vivre deux fois mieux qu'un travailleur ordinaire et pour transformer en capital la moitié de la plus-value produite, il lui faudrait multiplier huit fois et le nombre des ouvriers et le minimum du capital avancé. Et Marx con-

1. Engels : *Anti-Dühring*, t. I, p. 87 et 88.

2. Marx : *Le Capital*. Trad. Molitor, Paris 1932, t. II, p. 188 et s. Voir également Engels : *Anti-Dühring*, t. I, p. 189 et s.

clut : « Ici comme dans les sciences naturelles s'affirme la justesse de la loi découverte par Hegel dans sa Logique : à un certain degré de développement, des simples modifications quantitatives deviennent des différences qualitatives. » ¹.

Malgré les idées de génie de Hegel, tout le système de celui-ci repose sur une erreur capitale. En effet, Hegel était idéaliste. Pour lui, c'est l'esprit qui est l'unique principe moteur de l'histoire. Le monde n'est que la réalisation d'une « Idée absolue », qui était supposée avoir une existence indépendante du monde réel. Au lieu de considérer ses idées comme les reflets intellectuels des objets et de l'évolution du monde réel, Hegel ne considérait ceux-ci que comme autant de reflets de ses idées. Ainsi toute sa dialectique avait une base erronée.

Cette dialectique, qui avait chez Hegel un caractère purement idéaliste, est assise par Marx sur un fondement matérialiste. Pour ce dernier, le monde réel n'est point l'extériorisation d'une « Idée absolue », comme chez Hegel, mais ce sont au contraire les idées qui sont les reflets du monde réel.

Parlant de ce défaut, qui est à la base de la dialectique hégélienne, Marx souligne, dans les termes que voici, la différence qui existe entre la dialectique idéaliste et la dialectique matérialiste : « Ma méthode dialectique ne diffère pas seulement quant au fondement de la méthode hégélienne; elle en est le contraire direct. Pour Hegel, le processus de la pensée, dont il fait même, sous le nom d'idée, un sujet autonome, est le créateur de la réalité qui n'en est que le phénomène extérieur. Pour moi, le monde des idées

¹. Marx : *Le Capital*. Trad. Molitor, Paris 1932, t. II, p. 189 et 190.

n'est que le monde matériel, transposé et traduit dans l'esprit humain. » ¹.

Et un peu plus loin : « La mystification à laquelle la dialectique aboutit chez Hegel n'empêche en rien ce philosophe d'avoir été le premier à en exposer de façon complète et consciente les formes de mouvement général. Mais elle est chez lui sans dessus-dessous. Il faut la renverser si l'on veut dans l'enveloppe mystique découvrir le noyau rationnel. »

De ce « renversement » de la dialectique hégélienne sur une base matérialiste résulte le matérialisme dialectique, la méthode de Marx et Engels. Ce dernier s'exprime ainsi au sujet du dit renversement : « La dialectique de Hegel fut ainsi replacée sur la tête, ou plus exactement, de la tête, sur laquelle elle se tenait, on la remit de nouveau sur ses pieds » ².

*
* *

Feuerbach, qui était d'abord disciple de Hegel, est arrivé à un certain degré de son évolution à une rupture complète avec le système idéaliste de ce dernier ³. Il est arrivé à la conviction que l'Idée absolue, dont l'existence, selon Hegel, avait précédé celle de l'Univers, n'est rien de plus qu'un reste bizarre de la croyance à un créateur supra-terrestre, et que le monde sensible, accessible à nos sens, est l'unique monde réel. Notre raisonnement, notre conscience sont engendrés par le cerveau, qui est lui-même un organe matériel. Ce n'est donc pas la matière qui est engendrée par l'esprit, mais c'est au contraire celui-ci qui se développe de la matière.

1. Marx : *Le Capital*, t. I, p. xciv et xcv.

2. Engels : *Ludwig Feuerbach*, p. 92.

3. Voir Engels, *op. cit.*, p. 58 et s.

Feuerbach retourne ainsi la thèse fondamentale de Hegel, et montre qu'il y a eu un temps où la matière existait sans conscience, que par conséquent la pensée, l'idée sont des produits de la matière, de l'être. C'est l'être qui est le sujet, et la pensée n'est que l'attribut. Pour Feuerbach, ce n'est pas Dieu qui crée l'homme, mais c'est l'homme qui crée Dieu en son image. Ainsi c'est l'homme qui est le principe fondamental de toute la philosophie de Feuerbach.

Celui-ci expliquait l'essence de la religion par l'essence de l'homme. Mais Marx a poussé beaucoup plus loin l'analyse de l'homme. Pour lui, l'essence de l'homme n'est pas quelque chose d'abstrait. L'homme lui-même représente une somme, un ensemble de rapports sociaux déterminés. Il n'y a point d'homme isolé. L'individu analysé par Feuerbach appartient dans la réalité à une forme déterminée de la société. L'homme social est le produit d'une évolution sociale et se développe sur le terrain d'une société déterminée.

« Feuerbach — dit Marx dans la sixième de ses onze *Thèses sur Feuerbach* — dissout l'être religieux dans l'être humain. Mais l'être humain n'est pas une abstraction inhérente aux individus isolés. Dans sa réalité, c'est l'ensemble de rapports sociaux. » ¹.

En parfait accord avec cette critique de l'homme abstrait de Feuerbach, Marx écrit : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine la réalité, c'est au contraire la réalité *sociale* qui détermine leur conscience. » ².

Marx a également introduit dans la philosophie, qui est

1. Marx : *Thèses sur Feuerbach* reproduites par Engels dans sa brochure : *L. Feuerbach*, Paris 1930, p. 141-145.

2. Marx : *Zur Kritik der politischen Oekonomie*. Stuttgart, 1897, p. xi. *Contribution à la critique de l'économie politique*. Trad. Laura Lafargue, Paris 1909, p. 5.

chez Feuerbach purement contemplative et passive, un nouvel élément : l'action. Feuerbach enseignait que l'homme est le produit de la nature et des circonstances environnantes. Marx ajoute que tout ce qui se produit dans l'homme est le résultat non seulement de l'action de la nature sur ce dernier, mais encore dans une plus large mesure de l'action de l'homme sur la nature. Tout le développement de l'humanité consiste en ce que l'homme dans sa lutte pour l'existence ne se borne pas à subir passivement l'influence de la nature. Il agit lui-même sur celle-ci et la transforme. Et en transformant la nature, l'homme transforme les conditions de sa propre existence. « Par ce mouvement, il (l'homme) agit sur la nature extérieure, la modifie et modifie en même temps sa propre nature. » ¹.

1. Marx : *Le Capital*, t. II, p. 4.

CHAPITRE III

La base économique de la Société

L'idée essentielle du matérialisme historique est que tout le développement de l'histoire humaine est déterminé en dernière analyse par le développement économique des hommes. C'est l'état économique d'un peuple qui détermine son état social, et ce dernier détermine à son tour son état politique, juridique, philosophique, etc. Mais l'état économique a sa cause à lui, et cette cause, qui est la cause fondamentale de toute l'évolution sociale et, partant, de tout mouvement historique, c'est la lutte que l'homme livre à la nature pour son existence.

L'homme, en tant qu'espèce animale, est un produit de la nature. Pour vivre, il est obligé, comme tous les animaux, de puiser son énergie matérielle dans le monde extérieur, c'est-à-dire de lutter contre la nature, de travailler.

Le travail est un acte qui se passe entre l'homme et la nature ¹. Les éléments simples du processus de travail sont : l'activité personnelle de l'homme, l'objet sur lequel le travail agit et le moyen par lequel on agit.

L'homme, qui joue lui-même le rôle de puissance naturelle, met en mouvement les forces de son corps, les bras,

1. Marx : *Le Capital*, t. II, p. 3 et s.

les jambes, etc., afin de s'assimiler les matières naturelles se trouvant dans la nature extérieure, indispensables pour son existence. Ce processus de travail, qui consiste en des échanges matériels entre l'homme et la nature, est une nécessité physique de la vie humaine.

La terre, qui fournit à l'homme dès le début des vivres tout préparés, est en même temps l'objet universel de travail. Les objets de travail existant naturellement sont les choses que le travail ne fait que détacher de leur connexion avec la terre, par exemple le bois abattu dans la forêt, le minerai extrait de sa veine, etc. La matière première, par contre, c'est l'objet filtré par un travail antérieur, par exemple le minerai lavé. Ainsi toute matière première est objet de travail, mais la réciproque n'est plus vraie.

En dehors des cas où l'homme s'approprie des subsistances toutes trouvées et préparées — la cueillette des fruits par exemple — et où il se sert seulement des organes de son corps, l'homme interpose entre lui et l'objet de son travail des instruments, des outils, des moyens de travail. Il convertit ainsi des choses extérieures en organes, qu'il ajoute aux siens. « C'est ainsi qu'un objet naturel devient l'organe de son activité, organe qu'il ajoute à ses organes corporels, allongeant ainsi, en dépit de la Bible, son corps naturel. » ¹.

Comme la terre est le magasin de vivres primitifs de l'homme, elle est aussi l'arsenal primitif de ses moyens de travail. Elle lui fournit par exemple la pierre, dont il se sert pour frotter, presser, lancer, etc. Les moyens de travail primitifs de premiers temps de l'histoire sont ainsi les coquillages, la pierre, le bois, les os façonnés, l'animal

1. Marx, *op. cit.*, t. II, p. 6.

apprivoisé, etc. Mais dès que le processus de travail devient un peu plus développé, il nécessite des moyens de travail déjà travaillés. C'est précisément la création et l'emploi des moyens de travail qui caractérisent éminemment l'homme. C'est pour cette raison que Franklin l'appelle — ainsi que Marx nous le rappelle ¹ — *a toolmaking animal*, un animal fabricant d'outils.

D'après Marx, les débris des anciens moyens de travail ont pour l'étude des formes économiques des sociétés disparues la même importance que la structure des os fossiles pour la connaissance de l'organisation des espèces animales disparues. « Ce qui différencie les époques économiques, ce n'est pas ce qui est fabriqué, mais la manière et les modes de la fabrication. » ². Et Marx constate que, bien que l'histoire écrite ait témoigné d'une profonde ignorance de tout ce qui concerne la production matérielle, base de toute vie sociale, et par conséquent de toute histoire réelle, on a néanmoins, en s'appuyant sur des recherches scientifiques, plutôt qu'historiques, divisé la période préhistorique en faisant état des instruments et des armes, en âge de la pierre, du bronze et du fer. Ce sont les moyens mécaniques, formant le système osseux et musculaire de la production, qui offrent les caractères les plus distinctifs d'une époque économique.

Les moyens de travail comprennent, outre les choses qui servent d'intermédiaires entre l'homme et son objet de travail, dans un sens plus large, toutes les conditions matérielles indispensables à l'accomplissement du processus de travail. Les moyens de travail de ce genre sont avant tout la terre, ensuite les ateliers, chantiers, fabriques, canaux, etc., etc.

1. Marx : *op. cit.*, t. II, p. 7.

2. *Ibid.*

L'homme ne peut jamais faire abstraction de la nature, car, même s'il arrive à la soumettre, il ne fait qu'exploiter les lois de la nature pour ses propres fins. Il est donc compréhensible que l'état de la nature dans un endroit donné doive exercer une très grande influence sur l'homme, sur ses conditions de travail et ses manières de vivre. Les propriétés du milieu géographique déterminent en effet le caractère, aussi bien des produits tout préparés de la nature, qui servent à l'homme pour ses besoins, que des moyens de travail et des objets que l'homme produit. Il est évident que, pour que les chasseurs et pêcheurs primitifs pussent passer à l'élevage et à l'agriculture, il fallait des conditions appropriées, c'est-à-dire une faune et une flore correspondante.

Nous verrons plus loin que Engels indique après Morgan, qui a étudié et reconstitué l'évolution de la préhistoire, que l'absence dans l'hémisphère occidental, c'est-à-dire en Amérique, avant la découverte et la conquête de celle-ci, d'animaux susceptibles d'être apprivoisés, ainsi que les différences existant entre les flores des deux hémisphères, expliquent le cours différent de l'évolution sociale des habitants originaires de l'Amérique et de ceux du vieux monde.

Il est également évident que là où il n'y avait pas de métaux, les tribus primitives ne pouvaient dépasser avec leurs propres moyens les limites de ce que l'on appelle l'âge de la pierre.

Le travail et sa productivité restent aussi liés à des conditions naturelles, géographiques. « Au point de vue économique — dit Marx — les conditions naturelles externes se décomposent en deux grandes classes : richesse naturelle en moyens de substances, c'est-à-dire sol fertile, eaux poissonneuses, etc., et richesses naturelles en moyens de travail, c'est-à-dire chutes d'eau vive, fleuves navigables, bois, mé-

taux, houille, etc. A l'origine de la civilisation, c'est la première classe qui l'emporte, mais dans une société plus cultivée, ce sera la seconde. » ¹.

Mais ce n'est pas le sol le plus fertile qui est le plus propice au développement de la production. « Le berceau du capital ne se trouve pas sous les tropiques à la végétation luxuriante, mais dans les zones tempérées. Ce n'est pas la fertilité absolue du sol, mais sa variété, la multiplicité de ses produits naturels, qui forment la base naturelle de la division du travail, et qui excitent l'homme par le changement perpétuel des conditions naturelles où il vit, à multiplier ses besoins, ses capacités, ses moyens et ses modes de travail. » ².

Marx nous rappelle également ³ que la nécessité d'exercer un contrôle social sur une force naturelle, de la dompter et de l'utiliser, joue le plus grand rôle dans l'histoire de l'industrie. Ainsi, en Egypte, la nécessité de calculer les périodes des débordements du Nil créa l'astronomie. En Perse et dans les Indes, l'irrigation au moyen de canaux artificiels fournit au sol non seulement l'eau indispensable, mais encore les engrais minéraux que les eaux charrient de la montagne.

Tout cela prouve l'énorme influence du milieu géographique sur les conditions de la production et de la vie des hommes.

Le processus de production renferme également celui de la distribution; avec le mode de production est aussi donné le mode de répartition. Ainsi, par exemple, avec la culture du sol commun dans les sociétés primitives il y a répartition

¹. Marx : *Le Capital*, Trad. Molitor, t. III, p. 201.

². Marx, *op. cit.*, p. 203.

³. *Ibid.*

sensiblement égale des produits, et lorsque se présente une inégalité un peu forte de la répartition entre les membres de la communauté, c'est un indice que la communauté commence à se décomposer ¹.

La distribution ne paraît pas seulement être déterminée par la production, mais c'est elle qui paraît au contraire organiser et déterminer la production. Ainsi la situation dans la production d'un individu isolé est conditionnée par la distribution sociale des moyens de production. Un individu ne possédant pas de capital est contraint au travail salarié. La distribution du capital précède ainsi et conditionne la production. Ou par exemple un peuple morcelé par la révolution la grande propriété foncière. Par cette nouvelle distribution, il donne un caractère nouveau à la production. « Avant d'être la distribution des produits, la distribution est : 1° la distribution des instruments de production, et 2° — ce qui est une nouvelle détermination du même rapport — la distribution des membres de la société entre les différents genres de production (subsumption des individus sous des rapports de production déterminés). La distribution des produits est manifestement un résultat de cette distribution, qui est incluse dans le procès de production lui-même et détermine l'organisation de la production » ².

Dans la production, les hommes ne se bornent pas à agir seulement sur la nature. Ils agissent aussi les uns sur les autres. Les hommes ne produisent qu'en collaborant et en échangeant entre eux leurs activités d'une manière déterminée. « Pour produire, ils (les hommes) entrent en relations et en rapports déterminés les uns avec les autres, et

1. Engels : *Anti-Dühring*, t. II, p. 7.

2. Marx : *Contribution à la critique de l'Economie Politique*, Trad. franç. Laura Lafargue, Paris 1909, p. 326 et 327.

ce n'est que dans les limites de ces relations et de ces rapports sociaux que s'établit leur action sur la nature, la production » ¹.

Mais les formes de ces rapports, que les hommes nouent nécessairement en vue d'agir sur la nature, c'est-à-dire en vue de produire, ne dépendent point de leur libre volonté. Ces rapports de production sont nécessairement déterminés par l'état de l'évolution technique de la société, par le stade de développement des moyens matériels de production, par l'état de forces productives. En effet, il n'est pas concevable que le système technique de travail soit celui de la technique mécanique moderne, supposant une grande division du travail, ainsi que des échanges très développés, et que les rapports de production soient ceux d'artisans des temps révolus, travaillant à la main et enfermés dans une économie naturelle, sans échanges. Il est évident qu'il doit y avoir nécessairement un équilibre entre la technique et l'organisation du travail, entre l'appareil matériel de production d'une société donnée, et son appareil productif humain, en d'autres termes entre les forces productives et les rapports de production.

Chaque système donné de technique sociale détermine par conséquent le système des rapports de travail, les conditions dans lesquelles les hommes prennent part à l'ensemble de la production et échangent leurs activités. « Les moyens de travail ne mesurent pas seulement le degré de développement de la force de travail, mais indiquent, en outre, les conditions sociales dans lesquelles s'effectue le travail » ². Et étant donné que les hommes améliorent et

1. Marx : *Lohnarbeit und Kapital*, Berlin, 1922, p. 25. *Travail salarié et Capital*, Paris 1931, p. 39.

2. Marx : *Le Capital*, trad. Molitor, t. II, p. 9.

perfectionnent sans cesse leurs moyens de travail et, par là, accroissent leurs pouvoirs sur la nature, les conditions sociales de travail des hommes, leurs rapports de production se modifient également. « Les rapports sociaux suivant lesquels les individus produisent, les rapports sociaux de production changent, se transforment avec la modification et le développement des moyens de production matériels, des forces productives. » ¹.

Ce sont ces rapports de production qui déterminent, d'après Marx, — et c'est là l'idée fondamentale du matérialisme historique, — tous les autres rapports qui existent entre les hommes dans leur vie sociale, et qui forment la base de toute la société. Cette idée fondamentale, nous la trouvons clairement énoncée par Marx dans sa célèbre préface à son ouvrage : *Zur Kritik der politischen Oekonomie*, dont voici le passage essentiel : « Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté; ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle, sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique, et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées » ².

La même idée maîtresse, nous la retrouvons dans l'ouvrage écrit par Marx en français : *Misère de la philosophie*, en réponse à la *Philosophie de la misère* de Prou-

1. Marx : *Lohnarbeit und Kapital*, Berlin, 1922, p. 25, *Travail salarié et Capital*, Paris 1931, p. 39.

2. Marx : *Zur Kritik der politischen Oekonomie*, Stuttgart, 1897, p. XI. *Contribution à la critique de l'économie politique*, Trad. franç. Laura Lafargue, Paris, 1909, p. 4 et 5.

dhon : « Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives. En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous les rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain, le moulin à vapeur la société avec le capitaliste industriel. Les mêmes hommes, qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux » ¹.

Nous voyons ainsi que d'après la conception matérialiste de l'histoire, il faut, pour étudier la société et les conditions de son développement, commencer par analyser la base technique de la société, ses forces productives, car ce sont elles qui déterminent les rapports sociaux de production, qui déterminent à leur tour tous les autres rapports sociaux, formant la société, notamment une société à caractère distinctif, à un stade de développement déterminé. « La société antique, la société féodale, la société bourgeoise sont des ensembles de rapports de production de ce genre, dont chacun caractérise en même temps un stade particulier de développement dans l'histoire de l'humanité » ².

1. Marx : *Misère de la philosophie*. Réponse à la *Philosophie de la misère*, de M. Proudhon, Paris, 1896, p. 151 et 152.

2. Marx : *Lohnarbeit und Kapital*, Berlin 1922, p. 25, *Travail salarié et capital*, Paris 1931, p. 39.

CHAPITRE IV

Le rôle de la production dans la Préhistoire

Engels expose et commente dans son ouvrage *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates*, les études faites par L.-H. Morgan dans son *Ancient Society* sur la préhistoire de l'humanité. Morgan avait par ses recherches, auxquelles il a consacré près de quarante années et qui l'avaient conduit aux mêmes résultats auxquels est arrivé Marx, découvert à sa manière la conception matérialiste de l'histoire.

Morgan distingue trois époques principales dans l'évolution humaine : état sauvage, barbarie et civilisation. Il divise chacune des deux premières qui l'intéressent principalement en trois stades : inférieur, moyen et supérieur, et ce suivant les progrès réalisés dans la production des moyens de subsistances, car d'après Morgan, le degré de la domination de l'homme sur la nature se mesure par ses capacités de production des moyens d'existence, et toutes les grandes époques du progrès de l'humanité coïncident plus ou moins directement avec les époques d'extension des sources d'alimentation.

a) Etat sauvage.

Le stade inférieur de l'état sauvage correspond à l'enfance de l'humanité, c'est-à-dire au passage du règne ani-

mal à l'être humain ¹. Vivant en partie sur les arbres, dans les forêts tropicales, ce qui a rendu possible aux êtres humains d'exister en présence des grands fauves, ces hommes n'avaient pour nourriture que des fruits et racines.

Au stade moyen, les hommes ont commencé à employer pour nourriture différents animaux aquatiques, poissons, coquillages, etc. C'est l'usage du feu, obtenu par frottement, qui a permis l'emploi de cette nouvelle nourriture. Celle-ci ayant rendu les hommes indépendants des lieux a permis des migrations dont on trouve des traces dans les outils de pierre, grossièrement travaillés, de cette époque et répandus sur tous les continents. Le feu procurait également de nouveaux aliments, tels que tubercules féculents cuits dans la cendre chaude, et l'invention de premières armes, la massue et la lance, procurait aussi du gibier. Mais ces sources d'alimentation étaient trop insuffisantes, et c'est, semble-t-il, cette insuffisance qui a donné naissance à ce stade à l'anthropophagie, qui s'est depuis lors maintenue pendant longtemps.

Le stade supérieur commence avec l'invention de l'arc et de la flèche, qui avaient pour l'état sauvage la même importance que l'épée en fer pour la barbarie et l'arme à feu pour la civilisation. Cette invention présuppose déjà une longue expérience accumulée. La chasse a pu devenir une des branches normales du travail, et le gibier un aliment plus régulier. A ce stade, on constate déjà une certaine maîtrise de la production des moyens d'existence, un commencement d'établissement en villages, la production de vases et d'ustensiles en bois, d'outils de pierre polie, des paniers tressés

1. Engels: *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates*, Stuttgart 1913, p. 1 et suivantes. *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Trad. franç. Bracke, Paris 1931, p. 1 et suiv.

d'écorce, la construction de maisons avec des poutres et des planches au moyen de la hache de pierre.

b) Barbarie.

Le moment caractéristique de cette période est la domestication, l'élevage du bétail et la culture des plantes. Mais à ce point de vue, on constate une très grande différence naturelle entre les deux hémisphères. Alors que l'hémisphère oriental, c'est-à-dire le vieux monde, possédait presque tous les animaux susceptibles d'être apprivoisés, et presque toutes les sortes de céréales propres à la culture, le continent occidental, c'est-à-dire l'Amérique, n'avait antérieurement à la découverte de celle-ci d'animaux apprivoisables que le lama et de céréales cultivables que le maïs. C'est en raison de ces conditions naturelles différentes que chaque hémisphère suit, à partir de l'introduction de la culture des plantes et de l'élevage du bétail, sa marche propre, alors que précédemment la marche du progrès était pour chaque période déterminée, uniforme, sans égard à la topographie.

Le stade inférieur de la Barbarie commence avec l'introduction de la poterie, qui est sans doute née de l'usage de recouvrir d'argile des récipients de bois pour les rendre réfractaires au feu.

Le stade moyen dans l'ouest, qui n'a été nulle part dépassé jusqu'à la conquête européenne, commence avec la culture des plantes alimentaires au moyen de l'irrigation, et l'emploi, pour la construction, des pierres et des briques séchées au soleil. Ainsi habitaient les Indiens de l'Amérique du Sud à l'époque de la conquête, des maisons faites de briques séchées et de pierres, en forme de forteresses, cultivaient le maïs dans des jardins artificiellement irrigués, et avaient le lama domestiqué. Ils savaient travailler les

métaux, à l'exception du fer. C'est pourquoi les Indiens ne pouvaient jamais se passer de leurs armes et outils de pierre. La conquête espagnole arrêta tout développement autonome ultérieur.

Dans l'est, le stade moyen de la Barbarie commence avec la domestication et l'élevage d'animaux fournissant du lait et de la viande. Les Aryens et les Sémites, qui se sont séparés du reste de la masse des barbares, se sont fixés dans des contrées favorables à la vie pastorale : les premiers dans les prairies des Indes, du Don et du Dnieper, et les seconds dans celle de l'Euphrate et du Tigre. Quand ces deux races furent rejetées vers le nord et l'ouest, dans des contrées moins favorables, le besoin des fourrages pour les bestiaux les a amenées à la culture des céréales, qui ne fut utilisée que plus tard pour la nourriture des hommes. Il faut certainement attribuer le développement supérieur des Aryens et Sémites à l'abondance de la nourriture de viande et de lait. A partir de ce moment diminue de plus en plus l'antropophagie, qui ne se maintient plus qu'à titre d'acte religieux.

Le stade supérieur de la Barbarie commence avec la fonte du minerai de fer et passe à la civilisation avec l'invention de l'écriture alphabétique. A ce stade, qui dépasse en progrès de production tous les précédents réunis, appartiennent les Grecs des temps héroïques, les tribus italiennes de la période précédant la fondation de Rome, les Germains de Tacite. Nous rencontrons déjà à ce stade la charrue en fer, qui, traînée par des animaux, rendit possible l'agriculture et par conséquent un accroissement considérable des moyens d'existence. C'est dans les poèmes homériques et notamment l'Iliade, que se présente à nous l'époque la plus florissante de ce stade. Nous y trouvons ainsi des outils en fer

perfectionnés, le moulin à bras, la préparation de l'huile et du vin, le char de guerre, la construction des navires, les débuts de l'architecture, les villes ceintes de murailles avec des tours, etc.

Voilà esquissé par Engels, d'après Morgan, le tableau du développement de l'humanité à travers l'état sauvage, la Barbarie, jusqu'aux débuts de la civilisation. Nous y voyons en des traits saisissants la lutte que l'homme livre dans la préhistoire à la nature pour son existence et comment les progrès des moyens de production sont la base et le fondement de toute l'évolution de l'humanité préhistorique.

CHAPITRE V

La Famille, produit social

La famille n'avait point toujours la forme qu'elle possède actuellement. La famille monogamique actuelle est le résultat d'une longue évolution, ayant — comme toute l'évolution de l'humanité — des causes d'ordre économique. La famille, en effet, n'est pas une institution stationnaire; elle passe d'une forme inférieure à une forme supérieure, à mesure que la société se développe.

L'étude de l'histoire primitive de la famille et la reconstitution de l'évolution de celle-ci faite par Morgan et analysée par Engels ¹, nous montre au début de l'histoire de la famille une période où les hommes vivaient en polygamie et les femmes en polyandrie. Le commerce sexuel était alors, en d'autres termes, sans entraves, de sorte qu'au sein d'une tribu chaque femme appartenait à chaque homme et chaque homme à chaque femme. Les enfants communs étaient considérés comme appartenant à tous.

Cet état de choses primitif a passé par toute une série de modifications, consistant en ce que le cercle de l'union conjugale commune s'est petit à petit rétréci, jusqu'à ce qu'il

1. Engels : *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates* Stuttgart, 1913, p. 9-74. Trad. frang. Bracke, Paris 1931, p. 11-93.

n'a laissé subsister que le couple isolé, la famille monogamique d'aujourd'hui.

1° La famille consanguine (*die Blutverwandschaftsfamilie*) est, d'après Morgan, la première étape de l'évolution de la famille. Ce premier progrès a consisté à exclure les parents et les enfants du commerce sexuel. Dans cette forme les groupes conjugaux sont séparés suivant les générations : tous les grands-pères et grand'-mères sont dans les limites de la famille, maris et femmes entre eux : de même leurs enfants, c'est-à-dire les pères et mères forment un deuxième cercle de conjoints ; ensuite les enfants de ceux-ci forment à leur tour un troisième cercle de conjoints, et enfin les enfants de ces derniers, c'est-à-dire les arrières petits-enfants des premiers, forment un quatrième. Dans cette forme, les ascendants et descendants sont seuls exclus du commerce sexuel. Mais les frères et sœurs, cousins et cousines de la même génération, continuent à être maris et femmes communs.

2° La famille punaluenne (*die Punaluafamilie*) a consisté à exclure du commerce sexuel les frères et sœurs. Ce sont donc des communautés réciproque d'hommes et de femmes au sein d'un cercle de famille déterminé, duquel sont exclus les frères germains et les frères plus éloignés des femmes, et inversement aussi les sœurs des hommes.

Dans ces formes de famille par groupes, on sait bien qui est la mère d'un enfant, mais on ne peut savoir avec exactitude qui est son père. La descendance ne peut, par conséquent, se démontrer que du côté maternel. C'est donc la filiation féminine qui est la seule reconnue et c'est ce que l'on appelle le « droit maternel ».

De la famille punaluenne est sortie, dans la grande majorité des cas, l'institution de la gens, qui forme la base de l'ordre social de presque tous les peuples barbares, et de la-

quelle on passe en Grèce et à Rome sans transition à la civilisation. Dans une gens nous avons une mère souche commune, dont les descendants féminins sont sœurs de génération en génération. Mais les maris de ces sœurs, ne pouvant plus se recruter parmi leurs frères, ne peuvent pas descendre de la mère-souche. Ils n'appartiennent donc pas à ce groupe consanguin qu'est la gens, mais leurs enfants y appartiennent, étant donné que c'est seulement la descendance du côté maternel qui est déterminante.

3° La famille syndyasmique (*die Paarungsfamilie*) est une union par couple pour un temps plus ou moins prolongé. Elle est la forme de famille caractéristique pour la Barbarie, de même que le mariage en groupes est la forme caractéristique pour l'état sauvage, et la monogamie pour la civilisation. A cette étape un homme vit avec une femme, mais le lien conjugal est de part et d'autre facilement soluble, et les enfants continuent à appartenir à la mère seule.

La famille syndyasmique ne supprime point le ménage communiste, hérité des époques antérieures. Dans ce ménage la femme, qui gouverne l'intérieur, jouit d'une haute estime et d'une prépondérance certaine, car d'une part, presque toutes les femmes appartiennent à la même gens, alors que les maris se divisent en gentes différentes, et, d'autre part, étant donnée l'impossibilité de connaître avec certitude le père, c'est la mère qui est presque exclusivement connue. C'est l'Amérique qui est la terre classique de la famille syndyasmique et aucune forme supérieure ne s'y est pas développée avant la conquête européenne.

Jusqu'à cette époque c'est la sélection naturelle qui est la force d'impulsion du développement de la famille, consistant dans le rétrécissement constant du cercle conjugal. Mais à partir de ce moment entrent en action dans le vieux monde

des forces motrices nouvelles. Ce sont des forces d'ordre social.

Dans l'hémisphère oriental, la domestication et l'élevage des animaux avaient développé une source de richesses jusqu'alors inconnue et créé des conditions sociales nouvelles. Cette nouvelle propriété n'avait besoin que de surveillance et des soins des plus grossiers, pour se reproduire et fournir la nourriture la plus abondante en viande et en lait.

A cette nouvelle propriété des troupeaux, il faut ranger aussi le bétail humain — les esclaves. Les prisonniers de guerre avaient été antérieurement soit tués — car ils ne présentaient au point de vue économique aucun avantage, étant donné que la force humaine ne pouvait pas encore produire d'excédents sur ses frais d'entretien — soit adoptés comme frères dans la tribu des vainqueurs. Désormais, ces prisonniers de guerre pouvaient être utilisés pour la garde du bétail et pour la culture de la terre.

Toutes ces richesses, qui appartenaient à l'origine à la gens, ébranlaient dans ses fondements la société basée sur la gens matriarcale. En effet, le mariage syndyasmique avait introduit dans la famille à côté de la mère connue, le père dorénavant également connu. D'après la division du travail dans la famille d'alors, c'est l'homme qui avait pour rôle de procurer la nourriture et les instruments de travail nécessaires. A partir d'un certain moment, il est devenu propriétaire de ces derniers. En cas de séparation, il les emportait avec lui, de même que la femme conservait son ménage. Mais à la mort de l'homme, les enfants de celui-ci ne pouvaient hériter de lui, car d'après le droit maternel, les enfants du défunt appartenaient à la gens de leur mère, alors que ce dernier appartenait à une autre gens. Or, la fortune devait toujours rester dans la même gens. Ainsi donc à la

mort du propriétaire des troupeaux, les enfants de ce dernier étaient déshérités et c'est aux frères et sœurs ou autres parents de la gens du défunt qu'ont passé les troupeaux.

C'est alors que l'homme a eu l'idée d'utiliser sa situation renforcée en raison de ses richesses acquises, pour renverser au profit de ses enfants l'ordre de succession traditionnel. Mais pour ce faire, il devait abolir le droit maternel. Et l'homme a accompli dans la période préhistorique cette révolution — une des plus profondes qu'ait vu l'histoire, dit Engels — par cette simple décision, que dorénavant les descendants d'un membre masculin d'une gens resteraient dans celle-ci, mais que ceux d'un membre féminin devraient en être exclus et passer à la gens de leur père. Ce renversement du droit maternel et de la filiation féminine, ayant, comme nous venons de le voir, des causes d'ordre économique et social, fut la grande défaite historique du sexe féminin. La femme, antérieurement estimée et prédominante, fut dégradée et asservie.

Le premier effet du règne de l'homme se trouve dans la famille patriarcale, qui forme le stade de transition entre la famille matriarcale, issue du mariage en groupes, et la famille monogamique du monde moderne. Ce qui caractérise cette famille, c'est l'organisation d'un certain nombre de personnes libres et esclaves en une famille sous le pouvoir du chef de cette dernière. Le type accompli de cette forme, supposant l'incorporation des esclaves et un pouvoir paternel très fort, est la famille romaine. Le mot *famulus* signifie esclave, et l'expression *familia* désigne l'organisme social, dont le chef avait au-dessous de lui, femme, enfants et esclaves, soumis au pouvoir paternel romain, disposant du droit de vie et de mort sur tous.

Cette famille patriarcale, avec laquelle nous entrons dans

le domaine de l'histoire écrite, a laissé des traces jusqu'à notre époque, chez les Slaves du Sud (Zadruga), en Russie, aux Indes, en Algérie. Elle est basée sur la possession et la culture du sol en commun.

4° La famille monogamique (*die monogame Familie*), issue de la famille syndyasmique, et qui prédomine dans la civilisation, n'est point le fruit du triomphe de l'amour sexuel individuel. Elle est la première forme de famille, fondée sur des conditions économiques, notamment sur le triomphe de la propriété individuelle sur le communisme primitif. La monogamie, basée sur la domination de l'homme est née précisément de la concentration de grandes richesses — dont nous avons parlé plus haut — entre les mains de l'homme, et du désir de transmettre ces richesses par héritage aux enfants de cet homme, et d'aucun autre, par conséquent aux enfants d'une paternité incontestée. Elle se différencie du mariage syndyasmique par une bien plus grande solidité des liens conjugaux.

Dans cette forme de famille, complétée — remarque Engels — par l'adultère et la prostitution, se manifeste un conflit entre les sexes, inconnu jusqu'alors dans toute la préhistoire. « Dans un vieux manuscrit inédit — écrit l'auteur ci-dessus nommé — travail fait par Marx et moi, je trouve cette phrase : « La première division du travail est celle entre homme et femme pour la production des enfants ». Et aujourd'hui, je puis ajouter : Le premier antagonisme de classe qui parut dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans la monogamie, et la première oppression de classe avec celle du sexe féminin par le masculin »¹.

1. Engels : *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates*, Stuttgart, 1913, p. 52. Trad. franç. Bracke, Paris, 1931, p. 65 et 66

Alors que dans l'ancien ménage communiste, composé de nombreux couples conjugaux, la direction du ménage, réservée aux femmes, était aussi bien une industrie publique que la fourniture de vivres faite par l'homme, dans la famille individuelle d'aujourd'hui la direction du ménage ne regarde plus la société et devient un service privé. Et la femme écartée de la participation à la production sociale devint une servante. C'est seulement la grande industrie moderne qui lui ouvre à nouveau la voie de la production sociale. L'affranchissement de la femme a, selon Engels, pour condition première, la rentrée de tout le sexe féminin dans l'industrie publique, ce qui présuppose la suppression de la famille individuelle comme unité économique de la société.

A la question de savoir si la monogamie, née des causes économiques, disparaîtra, si celles-ci disparaissent, notamment avec la socialisation de l'immense majorité de fortunes héréditaires, Engels répond, que loin de disparaître, elle sera, au contraire, à partir de ce moment, pleinement réalisée. Avec la socialisation des moyens de production disparaîtra le salariat et la nécessité où se trouve un certain nombre de femmes de se prostituer pour de l'argent. La famille individuelle cessant d'être l'unité économique de la société, l'économie domestique privée se transformera en une industrie sociale. Et comme, d'une part, les soins et l'éducation à donner aux enfants, qu'ils soient légitimes ou naturels, deviendront une affaire publique, et, d'autre part, toutes les considérations économiques, qui dominent dans le choix des époux — surtout dans la bourgeoisie — tomberont avec la suppression de la production capitaliste et des conditions de propriété créées par elle, la pleine liberté pour conclure mariage pourra alors être réalisée.

De la monogamie disparaîtra certainement — d'après

Engels— la prépondérance de l'homme, qui n'est que la conséquence de sa prépondérance économique actuelle, et qui tombera avec celle-ci. Le mariage pourra être, d'autre part, beaucoup plus facilement dissout, et ce sans partager dans la boue d'un procès en divorce, car l'on tiendra compte du fait, qu'en cas de disparition de l'inclination, la séparation devient un bienfait pour tous.

CHAPITRE VI

L'origine des classes sociales et de l'État

La gens, qui, née au stade moyen de l'état sauvage, a atteint sa période de floraison au stade inférieur de la Barbarie, n'a point connu de divisions en classes sociales. La constitution gentilice n'avait pas de place pour domination et servitude. Dans les sociétés primitives régnait une égalité dans les conditions d'existence, et, par conséquent, une pareille égalité sociale. C'est le développement économique ultérieur, ainsi que la division sociale du travail, qui ont engendré des inégalités sociales et la scission de la société en classes antagonistes.

Dans la gens du stade inférieur de la barbarie on ne connaît que la division du travail entre les deux sexes¹. L'homme va à la chasse et à la pêche, procure la matière première de l'alimentation, les ustensiles indispensables, et fait la guerre. La femme prend soin de la maison, prépare la cuisine et les vêtements. Le ménage est commun à de nombreuses familles. Les fruits du travail commun, ainsi que tout ce qui s'utilise en commun, est propriété commune : la maison, le jardin, etc. C'est uniquement le fruit du travail personnel qui est propriété privée; l'homme est ainsi

1. Engels : *op. cité* p. 163 et suiv. Trad. franç. p. 204 et suiv.

propriétaire des instruments confectionnés par lui, notamment de ses armes, des engins de chasse et de pêche, et la femme des ustensiles du ménage.

En Asie, où les hommes se trouvèrent en présence d'animaux qui se laissèrent apprivoiser et élever, un certain nombre de tribus — les Aryens et Sémites — firent de la domestication et de l'élevage leur principale branche de travail. Ces tribus de pasteurs, détachées du reste de la masse des barbares formèrent ainsi la première grande division sociale du travail.

Avec cette première division du travail devint possible pour la première fois un échange régulier, car aux stades antérieurs les échanges ne pouvaient être qu'occasionnels, par exemple une habileté particulière dans la fabrication d'armes et d'outils pouvait donner lieu à une division passagère du travail à l'intérieur de la même tribu. Mais avec la séparation des tribus pastorales, nous trouvons déjà des conditions favorables pour des échanges entre les membres de tribus différentes, car les tribus pastorales disposaient, à la différence des autres, de la viande, des produits lactés, des peaux, de la laine, des fils, tissus, etc. Au début l'échange se faisait de tribu à tribu par l'intermédiaire des chefs de gens, mais avec l'apparition de la propriété privée, c'est l'échange individuel qui l'emporte.

Etant donné que l'article principal des échanges était le bœuf, celui-ci devint la marchandise en laquelle toutes les autres étaient évaluées.

Nous avons déjà vu précédemment qu'au stade moyen de la Barbarie surgit du besoin de fourrages pour les animaux pendant les longs hivers, la culture des céréales dans les steppes au nord de la Mer Noire, et que le blé, après avoir été utilisé exclusivement comme nourriture des bestiaux,

devint ensuite aliment pour les hommes. La terre cultivée, qui était au début propriété de la tribu, fut confiée pour usage, d'abord, à la gens, ensuite aux communautés de familles, et enfin aux individus.

L'accroissement de la production donnait à la force de travail humaine la capacité de créer plus de produits qu'il ne fallait pour son entretien. Il augmenta également la quantité de travail incombant à chaque membre de la gens. Il devint donc désirable d'englober des forces de travail nouvelles. C'est alors qu'on a eu l'idée de réduire en esclavage les ennemis vaincus et de les employer aux travaux de la vie pastorale et agricole. Alors qu'antérieurement on ne pouvait rien faire des prisonniers de guerre, à ce stade on avait déjà les moyens de les entretenir et le besoin de les occuper. La force de travail acquit une valeur.

Bien que l'esclavage ne corresponde plus aux sentiments des hommes du ^{xx}^e siècle, il ne faut pas oublier que tout notre développement économique, politique et intellectuel a pour condition préalable un état où l'esclavage était nécessaire. « Sans esclavage, point d'Etat grec, point d'art ni de sciences grecques; sans esclavage, point d'Empire Romain. Et sans cette base de l'héllenisme et de l'Empire Romain, point d'Europe moderne » ¹. Et, un peu plus loin : « Sans l'esclavage antique, point de socialisme moderne » ².

L'introduction de l'esclavage a été d'ailleurs un grand progrès. C'était, premièrement, un progrès au point de vue économique général en raison de l'accroissement et du développement de la production au moyen du travail servile, et, deuxièmement, un progrès même pour les esclaves : les pri-

1. Engels : *Anti-Dühring*, Trad. franç. Bracke, Paris 1932, t. II, p. 66.

2. Engels, *op. cit.* p. 67.

sonniers de guerre conservaient dès lors du moins leur vie, alors qu'ils étaient précédemment mis à mort ou, plus anciennement, rôtis et mangés.

Ainsi voyons-nous que de la première grande division du travail, augmentant la production et la richesse, naquit la première grande scission de la société en maîtres et esclaves, exploiters et exploités.

L'entrée du fer — au service de l'homme au stade supérieur de la Barbarie, a permis le développement de l'agriculture sur de grandes échelles et le défrichement de régions forestières plus étendues. Alors qu'au stade précédent le bronze obtenu par la combinaison du cuivre et de l'étain ne pouvait encore supplanter les outils de pierre, à présent le fer fournit au travailleur un outil d'une dureté et d'un tranchant auxquels aucune pierre ne pouvait résister.

Et le progrès continua alors sans arrêt. La richesse, sous forme individuelle, s'accrût rapidement. Le travail des métaux, le tissage, divers autres métiers, donnèrent à la production une grande variété. Dans l'agriculture on a appris la préparation du vin et de l'huile. Le même individu n'était plus en mesure de faire un travail aussi varié. Ainsi s'effectua la deuxième grande division sociale du travail par la séparation du métier de l'agriculture. L'esclavage devint alors un élément essentiel du système social, alors qu'antérieurement les esclaves n'étaient que de simples auxiliaires.

Avec la scission de la production en ses deux principales branches, l'agriculture et le métier, apparaît la production marchande, c'est-à-dire la production directe pour l'échange. Les métaux précieux commencent à devenir marchandise-monnaie, s'échangeant d'après leur poids.

Cette nouvelle division du travail a donné naissance à une nouvelle scission de la société en classes : en riches et en

pauvres, à côté de la première scission, en maîtres et esclaves.

L'antique communauté du ménage se dissout de plus en plus par les différences en richesse des chefs de familles individuelles. Le sol arable, qui n'était d'abord attribué pour usage qu'à temps, le fut ensuite une fois pour toutes. La pleine propriété privée apparaît parallèlement au passage du ménage syndyasmique à la monogamie. La famille individuelle commence à devenir une unité économique de la société.

La population de plus en plus dense oblige à une cohésion plus grande. Les tribus apparentées, subdivisées, en phratries et en gentes, s'unissent en confédérations. Avec la formation de celles-ci a lieu également la fusion des territoires des différentes tribus en territoire collectif de la nation. Les richesses des peuples excitent l'avidité des voisins, et la guerre, faite antérieurement pour se venger d'usurpation ou pour étendre un territoire devenu trop petit, a maintenant pour seul objectif le pillage. D'où la croissance du danger et du besoin de protection. « Ce n'est pas pour rien que les murailles menaçantes ceignent les nouvelles villes fortifiées; dans leurs fossés s'ouvre béant le tombeau de la constitution gentilice, et leurs tours en s'élançant pénètrent déjà dans la Civilisation » ¹.

La Civilisation, qui a consolidé les divisions du travail déjà existantes, y a ajouté une troisième : l'échange des produits, le commerce. Cette nouvelle division du travail a pour corollaire une nouvelle classe : celle des marchands. Alors que les classes précédemment nées se rattachaient à la pro-

1. Engels : *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates*, p. 171, Trad. franç. Bracke, p. 214.

duction, cette nouvelle se borne à être d'intermédiaire entre les producteurs.

Avec le commerce se crée la monnaie métallique, la monnaie frappée, dont la possession assure au marchand un moyen certain de domination sur les grands producteurs. La suite inévitable de l'apparition de l'argent était le prêt, les intérêts et l'usure.

A côté de ces richesses apparut également la richesse en propriété foncière. La pleine et entière propriété du sol a eu pour conséquence l'aliénabilité de ce dernier. Le sol est devenu une marchandise que l'on pouvait vendre et mettre en gage, c'est-à-dire hypothéquer. Avec la propriété foncière fut ainsi en même temps introduite l'hypothèque.

La révolution dans les rapports du travail et les changements dans l'organisation sociale qui en sont résultés, ont donné naissance à des besoins et intérêts nouveaux, totalement inconnus dans l'ancien ordre de la gens. La condition première de cet ordre était que les membres d'une gens ou d'une tribu habitassent exclusivement le même terrain. Maintenant gentes et tribus étaient mêlées, les étrangers et esclaves habitaient parmi les citoyens. Des groupes de métiers, issus de la division du travail, se sont formés et leurs membres appartenaient aux gentes, phratries et tribus différentes. Ces groupes de métiers avaient des besoins particuliers, que ne pouvaient plus satisfaire les organismes de la vieille gens. Ainsi la division croissante du travail et la scission de la société en classes antagonistes ont bouleversé et fait éclater le régime de la gens, qui était celui d'une société, ne connaissant point des inégalités et antagonismes sociaux dans son sein.

A partir de la dissolution de la gens, la société est, par contre, divisée en classes sociales, ayant des intérêts oppo-

sés et luttant pour les faire triompher. « Toute l'histoire de la société humaine jusqu'à ce jour est l'histoire des luttes de classes », disent Marx et Engels dans leur célèbre *Manifeste Communiste*, à un moment, où la préhistoire et l'organisation sociale de la gens n'étaient pas encore connues ¹.

Ainsi que nous l'avons vu, c'est avec l'apparition de l'esclavage que s'opère la première grande scission de la société en une classe exploitant et une classe exploitée. L'esclavage, la première forme de l'exploitation, qui a atteint son maximum de développement sous la Civilisation, et qui est propre au monde antique, est suivi au moyen-âge du servage; à celui-ci succède dans les temps modernes le salariat.

Engels nous indique que c'est dans le défaut du développement de la productivité du travail humain qu'il faut chercher l'explication des antagonismes historiques entre classes exploitrices et exploitées ¹. Car tant que la population doit consacrer tout son temps au travail matériel, elle se trouve dans l'impossibilité de s'occuper des affaires politiques, des sciences, de l'art, etc. Une classe spéciale est alors nécessaire pour les affaires communes et la direction de la société; elle en profite pour imposer aux masses laborieuses et pour son propre profit, des charges de travail de plus en plus lourdes.

C'est seulement l'accroissement énorme des forces productives, atteint grâce à la grande industrie, qui permet de répartir le travail sur tous les membres de la société de telle manière, que tous aient assez de temps libre pour prendre part aux affaires publiques. A ce moment, toute classe domi-

1. Marx-Engels : *Le Manifeste communiste*, Trad. franç. Charles Andler, Paris 1925, p. 20.

2. Engels : *Anti-Duhring*, t. II, p. 68 et 69.

nante est devenue non seulement superflue, mais même un obstacle à l'évolution sociale.

*
**

La gens antique ne connaît point d'Etat. Tous ses membres, qui sont libres et égaux en droits personnels, forment une collectivité fraternelle unie par les liens du sang ¹. Une égalité règne aussi bien dans les situations sociales que dans les conditions d'existence de chefs de familles. Sans gardes, sans prisons, sans procès, toutes les querelles sont tranchées par la collectivité qu'elles concernent : la gens ou la tribu. Bien que les affaires communes aient été — en raison de l'économie communiste — très nombreuses, la constitution gentilice n'avait pas besoin d'un appareil administratif compliqué.

Ainsi avait la gens iroquoise, chez les Indiens de l'Amérique du Nord, un conseil, formé par l'assemblée de tous les gentiles adultes, hommes et femmes, ayant tous le même droit de vote. Ce conseil élisait les chefs, les destituait, décidait des affaires intéressant la communauté, et était le pouvoir souverain de la gens.

Dans toute communauté, il y a dès le début certains intérêts, dont la défense est nécessairement confiée à certains individus, sous le contrôle de la communauté. Ainsi par exemple, la fonction religieuse, la surveillance des eaux dans les pays chauds, etc. ². Les titulaires de ces charges sont armés de certains pouvoirs, qui constituent l'origine des pouvoirs de l'Etat. La souveraineté politique a ainsi pour origine l'exercice d'une fonction sociale.

1. Engels : *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates* Stuttgart 1913, p. 75 et suiv.

2. Engels : *Anti-Dühring*, t. II, p. 63 et suiv.

Peu à peu les forces productives s'accroissent et la densité de la population devient de plus en plus grande. Dans la même mesure les besoins communs se multiplient, ainsi que les intérêts antagonistes depuis la scission de la société en classes, consécutive à la division du travail. Les organes créés ne tardent pas à se rendre de plus en plus indépendants, en partie par l'hérédité des fonctions, hérité d'abord tolérée, ensuite revendiquée et finalement usurpée, et en partie parce qu'ils deviennent plus indispensables à mesure que se multiplient les conflits. A une certaine période de l'évolution, décrite plus haut, le régime de la gens, qui n'a connu d'autre moyen de coercition que l'opinion publique, devient incompatible avec les nouvelles conditions sociales, impliquant des antagonismes irréconciliables.

La gens a vécu. Mais pour que les classes aux intérêts économiques opposés ne se consomment pas en luttes stériles, un pouvoir ayant pour mission d'équilibrer et de maintenir les conflits sociaux dans certaines limites s'est imposé : C'est le rôle et la mission de l'Etat, qui s'est élevé sur les ruines de la gens. L'Etat est, par conséquent, un produit de la société, arrivée à un certain degré de développement, et scindée à la suite de son évolution économique en classes sociales ayant des intérêts divergents ¹.

Cet Etat se caractérise par rapport à l'ancienne constitution gentilice, d'abord, par la répartition de ses ressortissants d'après le territoire, alors que les vieilles associations gentilices étaient constituées et maintenues par des liens de sang. Il se caractérise, ensuite, par l'institution d'une force publique, qui consiste en hommes armés, établissements pénitentiaires, prisons, etc. Pour le maintien de cette force publique

1. Engels : *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates* Stuttgart 1913, p. 177 et suiv. Trad. franç. p. 222 et suiv.

on a introduit des impôts, complètement inconnus à la société gentilice. Les fonctionnaires, placés comme organes de la société au-dessus de celle-ci, possèdent bien une autorité incontestée, mais ne jouissent point du respect volontaire et spontané qu'ont connu les organismes de la gens.

L'Etat, né au milieu du conflit de classes, du besoin de brider les antagonistes sociaux, est, en règle générale, l'Etat de la classe la plus puissante, c'est-à-dire de celle qui a la domination économique et qui obtient au moyen de celle-ci aussi la domination politique. « C'est ainsi que l'Etat antique était avant tout l'Etat des propriétaires d'esclaves pour tenir en bride ceux-ci, de même que l'Etat féodal fut l'organe de la noblesse pour assujettir les paysans, serfs et vassaux, et que l'Etat représentatif moderne sert d'instrument à l'exploitation du travail salarié par le capital » ¹. Par exception cependant, l'Etat acquiert des fois une certaine indépendance vis-à-vis des classes et les fait jouer les unes contre les autres.

L'Etat n'est donc pas une institution qui doive nécessairement toujours exister. C'est la scission de la société en classes, résultant de la division du travail, qui a fait de lui une nécessité. Mais à un certain degré de l'évolution de la production, les classes devenues un obstacle à la production tomberont, et avec elles tombera également l'Etat, qui aura perdu avec leur disparition toute raison d'être. « La société qui réorganisera la production sur les bases d'une association libre et égalitaire de producteurs, transportera toute la machine de l'Etat, là où sera dorénavant sa place : au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze » ².

1. Engels : *op. cité* p. 180, Trad. franç. p. 226.

2. Engels : *op. cité* p. 182, Trad. franç. p. 229.

CHAPITRE VII

Le rôle de l'individualité et l'action des masses dans l'Histoire

Certaines conceptions historiques, qui ont précédé la conception matérialiste de l'histoire, ont surestimé le rôle que les individus jouent dans l'histoire. D'après les conceptions individualistes, tout ce qui arrive dans l'histoire n'est que le résultat voulu par les hommes, résultat correspondant aux plans préconçus des hommes, et surtout de grands hommes, placés à la tête des nations.

Marx et Engels ne pouvaient évidemment nier la contribution des hommes à la formation de l'histoire. Ce sont les hommes qui font l'histoire, seulement ils la font non pas dans des circonstances choisies par eux, mais dans des conditions données et bien déterminées. « Les hommes font eux-mêmes leur histoire — écrit Engels — mais dans un milieu donné, qui les conditionne, sur la base des rapports réels préexistants, parmi lesquels les rapports économiques, si influencés qu'ils puissent être par les autres rapports politiques et idéologiques, sont en dernière instance les rapports décisifs et forment le fil conducteur qui permet seul de la comprendre » ¹.

1. Engels : Lettre du 25 janvier 1894, publiée par Antonio Lavriola dans son ouvrage *Socialisme et Philosophie* Paris 1899, appendice II, p. 259 et 260.

La volonté des hommes ne peut point être arbitraire et faire abstraction de la réalité de la vie. Pour Engels, qui se trouve d'accord sur ce point avec Hegel, la liberté de la volonté consiste à comprendre la nécessité et n'est autre chose que la capacité de se décider en connaissance de cause. « Ce n'est pas dans le rêve d'une action indépendante des lois de la nature — dit-il dans sa polémique avec Dühring — que consiste la liberté, mais dans la connaissance de ses lois et dans la possibilité ainsi donnée de les faire agir systématiquement en vue des fins déterminées » ¹. A ce point de vue tout progrès dans la civilisation est un pas vers une liberté plus grande de la volonté. Cette liberté est ainsi un produit de l'évolution historique et du progrès technique. Elle est forcément autre au seuil de l'histoire, au moment de la découverte de la transformation du mouvement mécanique en chaleur, c'est-à-dire au moment de la production du feu par frottement, et tout autre au moment de la découverte de la transformation de la chaleur en mouvement mécanique, obtenue par la machine à vapeur.

Les volontés individuelles, qui se déterminent d'après les circonstances économiques — sociales ou personnelles — et d'après les tempéraments, sont loin de réaliser les buts auxquels elles tendent. « Les buts des actions sont voulus, mais les résultats qui suivent réellement ces actions ne le sont pas » ². Car les volontés individuelles s'opposent, s'entrecroisent et fusionnent en une moyenne commune, constituant l'événement historique. Celui-ci peut, par conséquent, être considéré comme le produit d'une force agissant inconsciemment.

1. Engels : *Anti Dühring*, t. I, p. 170.

2. Engels : *L. Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Trad. M. Ollivier, Paris, 1930, p. 101.

Engels, tout en affirmant que « ce que chacun veut est contrarié par chacun des autres, et ce qui arrive, c'est quelque chose que personne n'a voulu », se défend néanmoins de prétendre par là que les volontés individuelles soient égales à zéro. « Au contraire, chacune (de ces volontés) contribue à la résultante commune et c'est dans ce sens qu'elles y sont comprises » ¹.

En ce qui concerne les chefs, « les soi-disant grands hommes », ainsi que les désigne Engels, celui-ci et Marx prennent le contre-pied des conceptions individualistes de l'histoire. Ces « soi-disant grands hommes » ne sont que des produits d'une époque et d'un milieu donnés.

Ainsi, alors que le coup d'Etat accompli le 2 décembre 1851 par Louis Bonaparte apparaît à Victor Hugo dans son ouvrage *Napoléon le Petit* comme un éclair dans un ciel serein, pour Marx, qui analyse dans le *18 Brumaire de Louis Bonaparte* la marche des événements de la II^e République dans leurs rapports internes, le miracle du 2 décembre n'est que le résultat logique et nécessaire de ces rapports.

C'est un pur hasard que dans un pays et à une époque donnés, ce soit précisément tel grand homme qui apparaisse sur la scène de l'histoire. Si ce grand homme n'avait pas fait son apparition, il y aurait toujours eu un autre à sa place. Car si la société a besoin d'un « grand homme » et ne le trouve pas, elle l'invente. « Que le Corse Napoléon ait été précisément le dictateur militaire, dont la République française, épuisée par ses guerres avait besoin, ce fut un pur hasard, mais qu'en cas de manque d'un Napoléon, un autre

1. Engels : Lettre du 21 septembre 1890, reproduite par A. Labriola dans : *Socialisme et philosophie*, Paris 1899, appendice II, p. 243 et 244.

eût pris sa place, cela est prouvé par ce fait, que chaque fois l'homme s'est trouvé dès qu'il était nécessaire » ¹.

Le matérialisme historique n'attribue point, par conséquent, aux « grands hommes » ce rôle prépondérant et cette omnipotence, qui leur sont reconnus par d'autres conceptions. C'est dans les conditions sociales de la vie des peuples qu'il faut chercher les causes des événements historiques : attribuer ceux-ci au génie de certains hommes, c'est faire preuve d'incompréhension dans le domaine de l'histoire. Ainsi les bouleversements sociaux ne peuvent être imputés à la malveillance d'une poignée d'agitateurs, remarque l'auteur de *Révolution et Contre-Révolution en Allemagne*, et les causes des révolutions de 1848 en Europe, ainsi que celles de leurs défaites, doivent être cherchées, non pas dans les efforts, talents, fautes ou trahisons des chefs, mais dans l'état, les besoins sociaux et les conditions d'existence ².

*
**

En même temps qu'elles ont exagéré le rôle des individus dans l'histoire, les conceptions individualistes ont complètement négligé l'importance de l'action de masses.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que la naissance des classes sociales a pour origine des causes d'ordre économique. Mais non seulement la naissance des classes, mais encore toute leur existence et, par conséquent, aussi leurs collisions sont conditionnées par le degré du développement économique de la société. Les antagonismes et collisions de classes ont, d'après la conception des fondateurs du socialisme scientifique, une importance capitale pour le dévelop-

1. Engels. Lettre du 25 janvier 1894. Voir Antonio Labriola : *Socialisme et philosophie*. Paris 1899. Appendice II, p. 260 et 261.

2. Marx : *Révolution et contre-révolution en Allemagne*. Trad. franç. Molitor. Paris 1933, p. 2 et 3.

pement de l'humanité. Toute l'histoire depuis la dissolution de la communauté primitive se meut dans des antagonismes et se résume pour Marx et Engels en une lutte de classes. A toutes les étapes précédentes du développement de l'humanité, la production était encore si faible, que l'histoire ne pouvait avancer qu'avec l'existence de ces antagonismes. C'est l'action de masses, tendant à faire triompher des intérêts matériels de classes qui est le moteur des événements, la clé de toute l'histoire. « S'il s'agit, par conséquent, de rechercher les forces motrices, qui, consciemment ou inconsciemment, agissent derrière les motifs déterminant en apparence l'action des hommes dans l'histoire, et qui constituent en fait les véritables forces motrices de l'histoire, il ne peut pas tant s'agir des motifs des individus, si remarquables soient-ils, que de ceux qui mettent en mouvement les grandes masses des peuples entiers et dans chaque peuple les classes entières de la population » ¹.

D'après le matérialisme historique, toutes les luttes historiques, qu'elles soient menées sur le terrain politique, religieux ou autre, ne sont que le reflet, l'expression plus ou moins nette des antagonismes de classes, dont le développement est un puissant agent du progrès social et politique.

Marx et Engels ont donné de brillants modèles d'historiographie matérialiste dans divers travaux historiques, tels que : *Les luttes de classes en France*, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, *La Guerre Civile en France (La Commune de Paris)*, *La Guerre des Paysans en Allemagne*, *Révolution et Contre-Révolution en Allemagne*, etc., sur lesquels nous allons jeter un rapide coup d'œil.

1. Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Trad. franç. M. Ollivier, Paris 1930. p. 104.

a) *Les luttes religieuses au xvi^e siècle en Allemagne.*

L'idéologie allemande ne voyait dans les luttes du moyen-âge que de violentes disputes théologiques. Mais, en réalité, il s'agissait dans les guerres de religion du xvi^e siècle de besoins et intérêts matériels de classes. Si les revendications matérielles des différentes classes ont porté un masque religieux, cela s'explique par les conditions de l'époque ¹.

Le moyen-âge, qui avait fait table rase de la vieille civilisation, de la vieille jurisprudence et philosophie, n'a reçu du vieux monde que le christianisme. Pour cette raison, les prêtres acquirent le monopole de la culture; celle-ci a reçu elle-même un caractère religieux. La théologie avait alors une souveraineté incontestée dans tous les domaines de l'activité intellectuelle; la jurisprudence, la politique et toutes les sciences ne furent que de simples branches de la théologie. C'est pourquoi toutes les attaques dirigées contre le féodalisme et le régime social de l'époque devaient être dirigées contre l'Eglise, qui en était la synthèse, toutes les doctrines révolutionnaires, sociales et politiques devaient être des hérésies théologiques.

Conformément à la méthode du matérialisme historique, Engels commence l'étude des luttes religieuses au xvi^e siècle en Allemagne par un exposé de la situation économique du pays et de la composition sociale de la société à cette époque ².

Le développement de la production, c'est-à-dire de l'agriculture, de l'industrie et du commerce de l'Allemagne au début du xvi^e siècle, était inférieur à celui de la production dans les autres pays voisins, par exemple en Angleterre, en

1. Engels : *La guerre des paysans en Allemagne*, Paris 1929, p. 52 et s.

2. Engels : *op. cit.*, p. 35 et s.

France, en Hollande, etc. Le nombre des centres industriels et commerciaux était très restreint, la population disséminée et les communications intérieures presque pas développées. Un certain nombre de petites villes végétaient dans des conditions d'existence de la fin du moyen-âge, ne fabriquant qu'une petite quantité de produits d'exportation et ne consommant que peu de produits de provenance étrangère. La grande masse des paysans ne dépassèrent point leur étroit horizon local, et seule la noblesse avait des relations plus étendues et de nouveaux besoins.

La lenteur du développement industriel, agricole et commercial de l'Allemagne avait rendu impossible toute centralisation économique et politique, et n'avait permis qu'une centralisation locale et provinciale. Le pays était alors divisé en un nombre considérable de provinces, presque totalement étrangères les unes aux autres. Dans chacune d'elles le degré du développement économique était très différent. La nation était divisée en un grand nombre de classes et de fractions de classes, ces classes et fractions de classes formaient une masse trouble, dont les intérêts étaient contradictoires et antagonistes :

Les princes, issus de la haute noblesse, étaient presque complètement indépendants de l'empereur et possédaient la plupart des droits régaliens, qui leur conféraient dans leurs territoires un pouvoir absolu; la noblesse moyenne était en décomposition, la petite noblesse ou la classe des chevaliers réduite à la misère; le clergé, représentant l'idéologie féodale, était divisé en une classe supérieure, composée de princes d'Empire ou de seigneurs féodaux, et en une fraction plébeienne, composée de curés de villages et de villes, qui étaient en dehors de la hiérarchie féodale, et assez près de la situation matérielle de la masse bourgeoise ou plé-

béienne ; le patriciat, composé des plus riches familles des villes, occupait toutes les fonctions municipales et exploitait la communauté urbaine ; l'opposition bourgeoise groupait les bourgeois riches et moyens, qui réclamaient un droit de contrôle sur l'administration ; l'opposition plébéienne groupait les éléments déclassés de la vieille société féodale et corporative, et les éléments prolétariens de la société bourgeoise naissante, les éléments sans profession définie, situés aux degrés les plus bas de l'échelle sociale : le sous-prolétariat en germe ; au-dessous de toutes ces classes, à l'exception de la dernière, se trouvait la grande masse exploitée de la nation, sur laquelle reposaient et de l'exploitation de laquelle vivaient toutes les autres couches sociales : les paysans, traités comme une chose et souvent pire qu'une bête de somme par leurs maîtres.

Au-dessus de tous ces intérêts particuliers, il y avait encore ceux de l'Empereur et du Pape.

Chacune de ces différentes classes s'opposait aux autres et était engagée dans une lutte permanente avec toutes les autres classes à la fois.

C'est cette dispersion locale, cette divergence d'intérêts, cet antagonisme entre l'opposition bourgeoise et l'opposition plébéienne, cette étroitesse ayant fait agir indépendamment, sans action coordonnée, les paysans des provinces voisines, qui ont été la cause principale de l'échec de la guerre des paysans du xvi^e siècle.

Avec la Réforme et la diffusion générale des idées révolutionnaires, religieuses et politiques, ces différents intérêts opposés se divisaient lourdement, d'une façon confuse et multiforme, en trois principaux groupements : le groupement catholique et réactionnaire, le groupement luthérien bourgeois-réformiste et le groupement révolutionnaire.

Le premier de ces trois grands camps, le camp conservateur et catholique, groupait tous les éléments intéressés au maintien de l'ordre existant : le pouvoir d'Empire, le haut clergé, la grande aristocratie et une partie des princes séculiers.

Le parti de la Réforme bourgeoise dirigé par Luther, groupait les éléments possédants de l'opposition, et une partie des princes séculiers, qui espéraient s'enrichir des dépouilles des biens ecclésiastiques et conquérir une plus grande indépendance à l'égard du pouvoir central.

Le groupement révolutionnaire enfin était constitué par les paysans et plébéiens des villes sous la direction énergique de Thomas Münzer.

L'opposition bourgeoise attaquait principalement la richesse et la position politique des prêtres et réclamait une « Eglise à bon marché », c'est-à-dire le rétablissement de la constitution primitive de l'Eglise, la suppression du clergé et de la cour romaine. « Les villes, même les Républiques, quand elles étaient placées sous la protection de monarques, exprimaient pour la première fois, sous une forme plus générale, par leurs attaques contre la papauté, cette vérité, que la forme normale de la domination de la bourgeoisie, c'est la République » ¹. Cette opposition n'était dirigée que contre la féodalité ecclésiastique, car les villes avec leurs assemblées d'Etats et privilèges avaient déjà des moyens suffisants pour lutter contre la féodalité laïque.

Le représentant de cette tendance en Allemagne était Luther, dans le Midi de la France c'étaient les Albigeois, en Angleterre, John Wicleff; en Bohême, Huss.

Alors que Luther a déployé au début de sa carrière l'éner-

1. Engels : *op. cit.*, p. 55 et 56.

gie la plus révolutionnaire et groupé sous son étendard de révolte même des plébéiens et éléments populaires, quand il eut acquis de la notoriété et puissance, il trahit ces derniers et se rallia à la bourgeoisie et à la noblesse, en prêchant l'évolution pacifique.

L'hérésie du groupement révolutionnaire dépassait de beaucoup les revendications de l'hérésie bourgeoise. Elle demandait le rétablissement aussi bien dans la communauté religieuse que civile, de l'égalité, qui régnait dans les communautés chrétiennes primitives. Avec la suppression des privilèges, impôts et prestations féodales, elle réclamait l'égalité sociale complète.

Les plébéiens de cette époque ne possédaient absolument rien et étaient en dehors de la société féodale. Ils étaient les premiers précurseurs de la société bourgeoise moderne et ils mettaient en question des conceptions, qui ne correspondaient pas du tout aux conditions de l'époque. Cette anticipation — sur l'avenir — des conditions d'émancipation des éléments prolétariens en germe par les plébéiens, ne pouvait avoir qu'un caractère violent et fantastique.

Alors que Luther se contentait d'exprimer les aspirations de la majorité de sa classe, Münzer dépassait les besoins et revendications immédiats des paysans et plébéiens qu'il représentait.

Sa doctrine théologique frisait l'athéisme, car elle attaquait non seulement le catholicisme, mais même le christianisme. Le Christ a été un homme comme les autres et le Saint-Esprit n'est autre que la raison. Sa doctrine politique, qui attaquait les rapports sociaux et politiques existant, frisait nettement le communisme : Elle exigeait l'instauration immédiate du royaume de Dieu, qui n'était autre chose qu'une société sans classes et sans propriété privée, une

société dans laquelle tous les biens devaient être mis en commun et où l'égalité la plus complète devait régner.

b) *Les luttes politiques au XIX^e siècle en France.*

Marx avait une connaissance profonde de l'histoire de France. Il l'étudiait et la suivait dans tous ses détails. Voici comment Engels explique les mobiles de l'intérêt énorme que Marx attachait à l'histoire et aux événements français : « La France est le seul pays où les luttes de classes ont été menées chaque fois, plus que partout ailleurs, jusqu'à la décision complète, et où, par conséquent, les formes politiques changeantes, à l'intérieur desquelles elles se meuvent et dans lesquelles se résument leurs résultats, prennent les contours les plus nets. Centre du féodalisme au moyen-âge, pays classique depuis la Renaissance de la monarchie héréditaire, la France a dans sa grande Révolution détruit le féodalisme et donné à la domination de la bourgeoisie un caractère de pureté classique qu'aucun autre pays n'a atteint en Europe. De même la lutte du prolétariat révolutionnaire contre la bourgeoisie régnante y revêt des formes aiguës, inconnues ailleurs » ¹

Dans ses études sur l'histoire de la II^e République, notamment dans *Les luttes de classes en France* et *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, qui en est la suite, Marx met en relief l'influence et l'importance des intérêts économiques dans les luttes que se sont livrées les différentes couches sociales en France au cours du XIX^e siècle.

Ce qui a divisé celles-ci, ce n'était pas des prétendus principes qu'elles ont affichés publiquement, mais des conditions matérielles d'existence. Il faut dans les luttes historiques

1. Marx : *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Préface d'Engels, p. 18 et 19.

distinguer entre la phraséologie et les prétentions des partis, et leurs véritables intérêts et composition sociale, de même d'ailleurs qu'il faut dans la vie privée distinguer entre ce qu'un homme dit et pense de lui-même et ce qu'il est réellement.

Ainsi, sous les Bourbons c'était la grande propriété foncière qui régnait, et la royauté légitime n'était que l'expression politique de la domination héréditaire des seigneurs terriens.

Sous les Orléans, par contre, c'était la haute finance qui gouvernait et la monarchie de juillet n'était que l'expression politique de la domination usurpée des parvenus bourgeois ¹. C'était l'aristocratie financière composée des banquiers, des rois de la bourse et des chemins de fer, des possesseurs des mines de fer et de charbon et des propriétaires des forêts qui siégeaient sous Louis Philippe sur le trône, et qui dictaient les lois aux chambres. « La monarchie de Juillet n'était qu'une compagnie par actions fondée pour l'exploitation de la richesse nationale française, dont les dividendes étaient partagés entre ministres, les chambres, 240.000 électeurs et ceux qui les approchaient. Louis Philippe était le directeur de cette compagnie — Robert Macaire sur le trône » ².

Nous voyons, par conséquent, que ce qui divisait les légitimistes et orléanistes, c'étaient deux espèces différentes de propriété, la rivalité entre la propriété foncière et le capital, le vieil antagonisme entre la ville et la campagne.

Mais ayant mis en évidence cette cause principale de division d'ordre économique entre les deux fractions sus-men-

1. Marx : *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, p. 53 et s.

2. Marx : *Die Klassenkämpfe in Frankreich* (1848-1850). Berlin 1920, p. 26.

tionnées de la bourgeoisie, Marx reconnaît qu'en même temps il pouvait y avoir encore d'autres causes d'ordre personnel, telle la sympathie ou antipathie, les préjugés ou convictions, etc., qui attachaient les partisans à l'une ou à l'autre des maisons royales. « Sur les différentes formes de propriété, sur les conditions d'existence sociale, s'élève toute une superstructure d'impressions, d'illusions, de façon de penser et de conceptions philosophiques particulières. La classe tout entière les crée et les forme sur la base de ces conditions matérielles et des rapports sociaux correspondants » ¹.

C'est la Révolution de 1848 qui a mis fin à la domination exclusive d'une seule des deux fractions de la bourgeoisie française, pour les unir toutes les deux sur le terrain neutre de la Deuxième République. Cette révolution, dont le prétexte était la réforme électorale, et le moyen, l'agitation des banquets, avait elle aussi des causes économiques. Sous le règne de l'aristocratie financière les intérêts de la bourgeoisie industrielle, des propriétaires fonciers et du commerce furent rejetés vers l'arrière-plan. Le mécontentement de ces couches sociales s'est transformé en révolte à la suite de la maladie de la pomme de terre et des mauvaises récoltes de 1845 et 1846, et de la crise générale du commerce et de l'industrie entre 1845 et 1847 en Angleterre, qui se propagea également en France. La ruine de l'industrie et du commerce a rendu insupportable la domination exclusive de l'aristocratie financière et la Révolution de 1848 a substitué à cette domination d'une seule fraction, celle de la classe bourgeoise unie ².

1. Marx : *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, p. 54.

2. Marx : *Die Klassenkämpfe in Frankreich* (1848-1850). Berlin 1920, p. 27 et 28.

Si les monarchistes unis sous la République parlementaire insultaient néanmoins celle-ci, ce n'était pas seulement par conviction royaliste, mais aussi parce que la République les obligeait à lutter avec les classes non possédantes sans intermédiaire du roi, sans le couvert de la couronne. Ils regrettaient les formes inachevées, et par conséquent moins dangereuses, de leur ancienne domination ¹.

A la suite du développement économique et politique de la France depuis 1789, aucune Révolution n'a pu éclater à Paris, sans revêtir un caractère prolétarien. Les revendications du prolétariat étaient plus ou moins confuses, et dépendaient de son degré de maturité économique et politique, mais toutes tendaient en définitive à la suppression des antagonismes de classes.

La Deuxième République, issue de la Révolution de février 1848, fut baptisée par les ouvriers « République sociale ». Cette dénomination était l'expression de leur aspiration vers une République sans classes. Et lorsqu'ils s'aperçurent que cette République était loin d'être sociale, ils livrèrent en juin 1848 la première grande bataille sociale des temps modernes.

Mais les conditions économiques de la France de cette époque ne permettaient pas — estime Marx — au prolétariat d'accomplir victorieusement sa propre Révolution. Le développement du prolétariat industriel dépend de celui de la bourgeoisie industrielle. Ce n'est que sous la domination de celle-ci, que le prolétariat peut préparer les moyens de sa libération. Mais le fait que la Révolution de février était dirigée contre l'aristocratie financière prouve que la bourgeoisie industrielle n'était pas maîtresse de la France ².

1. Marx : *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, p. 56.

2. Marx : *Die Klassenkämpfe in Frankreich* (1848-1850). Berlin 1920, p. 31.

Les querelles intestines de la bourgeoisie divisée, permirent à Louis Bonaparte de mettre la main sur l'Etat et d'instaurer par son coup d'Etat du 2 décembre 1851 le deuxième Empire.

Louis Bonaparte représentait lui aussi les intérêts matériels d'une certaine couche sociale. De même que les Bourbon avaient été la dynastie de la grande propriété foncière et les Orléans la dynastie de l'argent, les Bonaparte étaient la dynastie des paysans. Louis Bonaparte représentait la classe des paysans parcellaires, la classe la plus nombreuse de la société française ¹.

Le mode arriéré de production des paysans parcellaires et le mauvais état des communications en France, ont isolé les paysans les uns des autres. Chacune des familles paysannes produisait elle-même la plus grande partie de ce qu'elle consommait, et était sans liaison avec d'autres familles. Malgré la similitude de leurs intérêts, les paysans n'ont pu créer entre eux aucune organisation politique. La grande masse de la nation française était ainsi constituée par une simple addition des familles paysannes isolées. C'est pour cette raison que les paysans étaient incapables de défendre leurs intérêts de classe en leur propre nom. N'ayant pu se représenter eux-mêmes, ils devaient être représentés par une autorité supérieure et absolue, et protégés par celle-ci contre toutes les autres classes.

Les paysans français avaient foi dans les Napoléon, car ils avaient gardé le souvenir de Napoléon I^{er}, qui, après que la Révolution française de 1789 eût transformé les paysans demi-serfs en libres propriétaires fonciers, consolida la petite propriété rurale et réglementa les conditions permettant

1. Marx : *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, p. 131 et s.

l'exploitation tranquille de celle-ci. Ils avaient une croyance, qu'un homme portant le nom de Napoléon, reprendrait la tradition favorable à leurs intérêts. Et c'est ainsi qu'« après vingt années de vagabondage — dit Marx — et une série d'aventures grotesques, la légende se réalise, et l'homme devient Empereur de France. L'idée fixe du neveu se réalisa, parce qu'elle correspondait à l'idée fixe de la classe la plus nombreuse de la population française ¹. » Le succès de Napoléon III correspondait donc à l'intérêt de la classe des paysans, mais des paysans, non pas révolutionnaires, mais conservateurs, désirant consolider leur propriété parcellaire.

La chute du deuxième Empire et la proclamation de la République du 4 septembre 1870, fut suivie de la première tentative du prolétariat dans le monde, de s'emparer du pouvoir politique, pour réaliser l'émancipation du travail. Ce fut la Commune de Paris de 1871, la République sociale, vers laquelle aspiraient les ouvriers de 1848. Cette Commune « était par dessus tout un gouvernement de la classe ouvrière, le résultat de la lutte entre la classe qui produit et la classe qui s'approprie le produit de celle-ci, la forme politique enfin trouvée, sous laquelle il était possible de réaliser l'émancipation du Travail » ².

Le but des travailleurs ayant conquis le pouvoir politique, n'était pas de faire des miracles, mais de dégager de la vieille société bourgeoise les éléments de la société socialiste à venir. Ils ne pouvaient se borner à s'emparer du mécanisme de l'Etat, pour s'en servir à leur profit, mais devaient avoir, au contraire, pour objectif de l'abolir.

1. Marx : *op. cit.*, p. 133.

2. Marx : *La Commune de Paris*. Trad. franç. Charles Longuet, Paris 1901, p. 43.

Le pouvoir centralisé de l'Etat avec ses organes : armée permanente, police, clergé, bureaucratie et magistrature, n'avaient jusqu'alors fonctionné que pour la protection des possédants. A mesure que le progrès de l'industrie moderne aggravait l'antagonisme entre le capital et le travail, le pouvoir de l'Etat prenait de plus en plus le caractère de pouvoir national du capital sur le travail. Chaque Révolution a fait ressortir le caractère répressif de l'Etat en un relief de plus en plus saisissant ².

Pour ne pas retomber sous le joug de nouveaux maîtres, pour empêcher la transformation de l'Etat de serviteur en maître de la Société, la classe ouvrière parisienne devait abolir tout le système de répression de l'Etat, et prendre ses précautions contre ses propres fonctionnaires.

Ainsi fut abolie l'armée permanente ; la police dépouillée de ses attributs politiques, est devenue l'agent responsable et révocable de la Commune ; celle-ci résolut aussi de briser la force spirituelle de la répression : le pouvoir du clergé, en supprimant les fabriques des églises et leurs revenus, et en déclarant la religion chose privée. Toutes les places dans l'administration, la justice et l'enseignement, furent soumises au suffrage universel. Ces serviteurs du public, en tout temps révocables, avaient une rémunération égale au salaire normal de tous les autres travailleurs. Toutes ces mesures, ainsi que le mandat impératif imposé aux délégués dans les assemblées représentatives, révocables à des courts intervalles, devaient constituer visiblement un frein à l'arbitraire.

La Commune de Paris devait servir de modèle à toutes les villes et villages de France. Le vieux gouvernement centra-

1. Marx : *op. cit.*, p. 33 et s.

lisé aurait ainsi cédé la place au libre gouvernement de producteurs, et ses fonctions utiles seraient rendues aux agents responsables de la société. Toutes les forces absorbées jusqu'alors par l'Etat parasite seraient restituées au corps social.

Mais toutes ces mesures d'ordre politique, tendant à l'abolition de l'Etat, seraient un leurre et sans efficacité aucune, si les bases économiques de la société ne devaient pas être transformées en même temps. « Le régime politique du producteur ne peut co-exister avec la prolongation de son esclavage social. La Commune, donc, devait servir de levier pour renverser les fondements économiques sur lesquels repose l'existence de classes. Le travail une fois émancipé, tout homme devient travailleur, et le travail productif cesse d'être l'attribut d'une classe » ¹.

C'est pour cette raison que les actes d'ordre économique de la Commune, marqués du sceau prolétarien, étaient dirigés contre le vieil ordre social. Parmi ces actes de tendance socialiste, il faut ranger : le décret en vertu duquel tous les ateliers et fabriques, abandonnés par leurs patrons, devaient être remis, après fixation d'indemnité, aux associations coopératives ouvrières, qui devaient être réunies en confédération; l'abolition du travail de nuit des boulangers; l'interdiction faite aux patrons de prélever des amendes sur les ouvriers; l'abolition des bureaux de placement, monopolisés par des individus choisis par la police; la suppression des maisons de prêt qui constituaient une exploitation des ouvriers, etc.

Seulement, dans une ville assiégée, ainsi que l'était Paris à ce moment, toute l'œuvre projetée ne pouvait avoir qu'un

1. Marx : *op. cit.*, p. 43 et 44.

commencement de réalisation. « Le grand acte socialiste de la Commune, ce fut son existence même et son propre fonctionnement. ¹ »

*
* *

c) La formation de l'unité politique de l'Allemagne.

Dans les exemples d'historiographie matérialiste que nous venons d'analyser, nous avons vu comment l'action de masses, constituant, d'après le matérialisme historique, la force motrice de l'histoire, est déterminée principalement par des besoins et intérêts d'ordre économique. En voici un dernier exemple, emprunté à Engels, mettant en relief l'influence décisive des forces économiques, et relatif à la formation de l'unité politique de l'Empire d'Allemagne.

La revendication de l'unité allemande, qui a abouti à la constitution de l'Empire d'Allemagne, n'était point l'expression d'un idéal, d'un rêve patriotique plus ou moins confus. Elle avait, au contraire, un arrière-fond très matériel, et a surgi des besoins économiques de l'époque ².

Par l'effet de la Révolution de 1848, la bourgeoisie allemande fut tirée hors de la vieille routine. Elle a acquis une certaine part du pouvoir politique et a surtout connu un grand essor industriel. La grande industrie fut étendue et développée, l'industrie à domicile des régions agricoles a acquis une grande extension. La construction des chemins de fer fut accélérée; l'émigration créa une navigation transatlantique à vapeur allemande, et les relations de l'Allemagne sur le marché mondial prirent une extension considérable.

Mais une Allemagne constituée en nombreux petits Etats.

1. Marx : *op. cit.*, p. 52.

2. Engels : *Anti-Dühring*, t. III, p. 135 et s.

avec leurs innombrables et divers codes industriels et commerciaux, devait forcément devenir une entrave insupportable à ce progrès de l'économie.

Dans chacun des petits Etats un autre droit régissait les échanges et les conditions nécessaires à l'exercice de l'industrie, une autre monnaie et d'autres poids et mesures avaient cours, et même assez souvent on rencontrait deux ou trois systèmes dans le même Etat.

Le nombre considérable de différentes législations, et les restrictions de séjour avaient rendu impossible aux capitalistes de jeter des forces de travail suffisantes sur les points où les avantages naturels, tels que minerais, charbons, forces hydrauliques, etc., imposaient l'établissement d'entreprises industrielles. Les innombrables sortes de monnaie et poids et mesure, dont pas une ne fut admise sur le marché mondial, avaient rendu très difficile et compliqué le commerce international et n'avaient pas permis d'instituer de grands établissements de crédit. La jeune industrie allemande, d'autre part, qui ne pouvait grandir, que par l'exportation, avait besoin à l'étranger de la protection du droit international. Or, alors que les négociants anglais, français ou américains pouvaient toujours compter sur leurs ambassadeurs, le négociant prussien, et à plus forte raison un sujet d'un petit Etat allemand, étaient privés de toute protection.

C'est pour toutes ces raisons que les commerçants et industriels allemands avaient le plus grand intérêt à ce que toute cette multitude de petits Etats fussent supprimés. Le Code Civil unique, l'unité de législation industrielle et commerciale et la pleine liberté de circulation pour tous les citoyens allemands sur toute l'étendue de l'Allemagne, étaient des conditions indispensables au libre déploiement du commerce et de l'industrie. L'unité allemande était devenue une nécessité économique.

CHAPITRE VIII

Les Sphères idéologiques

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment les formes politiques d'une société donnée dépendent des rapports sociaux et des forces économiques, constituant l'infrastructure de la société. Mais l'état économique ne conditionne pas seulement les formes politiques; l'économie détermine également, selon le matérialisme historique, plus ou moins directement toutes les formes idéologiques, la morale, le droit, la religion, la philosophie, la science, etc., qui constituent avec les formes politiques, la superstructure de la société. « Faut-il une perspicacité profonde — demandent Marx et Engels dans *Le Manifeste Communiste* — pour comprendre que les idées des hommes, leurs aperçus concrets autant que leurs notions abstraites, et, en un mot, leur conscience, se modifient avec leurs conditions d'existence, avec leurs relations sociales, leur vie sociale ? L'histoire des idées, que prouve-t-elle, sinon que la production intellectuelle se métamorphose avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'un temps n'ont jamais été que les idées de la classe dominante » ¹.

La morale. — Il n'y a point de morale éternelle et im-

1. Marx et Engels : *Le manifeste communiste*. Trad. franç. Charles Andler, Paris, 1925, p. 51.

muable. D'époque en époque et de peuple à peuple les idées du bien et du mal ont varié. Toute théorie morale a été jusqu'ici en dernière analyse le produit de l'état économique de la société à une époque donnée ¹. La société s'étant mue jusqu'ici dans des antagonismes de classes, la morale a été toujours une morale de classe. Les hommes puisent consciemment ou inconsciemment leurs idées morales dans les conditions matérielles de leur classe, dans les conditions économiques où ils produisent et échangent leurs produits. Chacune des trois classes de la société moderne, l'aristocratie féodale, la bourgeoisie et le prolétariat, a sa morale propre. La morale est donc soit la justification de la domination et des intérêts de la classe domiante, soit l'expression des intérêts des opprimés et de la révolte contre la domination, dès que la classe opprimée est devenue assez forte.

Il est incontestable que dans l'ensemble il s'est réalisé un progrès dans la morale, mais une morale vraiment humaine, supérieure aux antagonismes de classes ne sera possible que dans la société où les classes auront disparu.

L'idée d'égalité. — La notion moderne de l'égalité est, ainsi que la morale, un produit de l'histoire, à la formation duquel furent nécessaires des circonstances historiques déterminées. Elle est issue des conditions économiques de la société bourgeoise ².

Les conceptions que les hommes se sont faites de l'égalité étaient très différentes suivant les époques. Dans les communautés primitives il ne pouvait être question d'égalité de droit, qu'entre les membres de la communauté, dont étaient exclus les esclaves et les étrangers.

Dans l'antiquité il n'y avait pas non plus d'égalité entre

1. Engels : *Anti-Dühring*, t. I, p. 135 et s.

2. Engels : *op. cit.*, t. I, p. 151.

Grecs et Barbares, hommes libres et esclaves, citoyens et protégés, citoyens romains et sujets de Rome.

Le christianisme n'a connu qu'un embryon d'égalité. Les traces des communautés des biens qui se retrouvent dans les débuts du christianisme, s'expliquent plutôt par la solidarité entre persécutés, que par des véritables idées égalitaires. L'opposition entre prêtres et laïcs mit bientôt fin à cet embryon d'égalité.

L'invasion de l'Europe occidentale par les Germains supprima pour des siècles toute idée d'égalité en raison de la formation de hiérarchies sociales et politiques extrêmement compliquées.

C'est le Moyen-Age féodal qui développa dans son sein la bourgeoisie, la classe qui donna naissance à la revendication moderne de l'égalité, à la suite des conditions économiques qui bouleversèrent la société.

En effet, les grandes découvertes maritimes de la fin du xv^e siècle ont étendu le commerce jusqu'à l'Amérique; l'or et l'argent de celle-ci inondèrent l'Europe et agirent comme un élément de décomposition de la société féodale; l'industrie artisanale a commencé à céder la place à la manufacture. Mais malgré toute cette révolution économique, la société a gardé son ancienne constitution politique. Bien que la société fut devenue bourgeoise, l'ordre politique resta féodal. Partout, les privilèges locaux entravaient le commerce, et les privilèges corporatifs barraient la route au développement complet de la manufacture.

C'est contre cet état de choses qu'a été dirigée la revendication bourgeoise de la liberté. Le commerce international exige en effet des propriétaires de marchandises libres, sans entraves dans leur mouvement, égaux en droit pour pouvoir pratiquer l'échange sur la base d'un droit égal pour

tous. Le passage de l'artisanerie à la manufacture suppose d'autre part des travailleurs également libres d'entraves corporatives et pouvant contracter avec le propriétaire de fabrique pour la location de leur force de travail sur un pied d'égalité. « Enfin le fait que tous les travaux d'hommes sont en égalité et de valeur égale parce que et en tant qu'ils sont génériquement du travail humain, trouver son expression inconsciente, mais la plus énergique, dans la loi de la valeur de l'économie bourgeoise moderne, d'après laquelle la valeur d'une marchandise est mesurée par le travail socialement nécessaire à sa production. » ¹.

La revendication de la libération des entraves féodales et de l'instauration de l'égalité des droits était ainsi d'abord présentée dans l'intérêt de l'industrie et de commerce. Mais elle s'est étendue de plus en plus jusqu'à revêtir un caractère général, dépassant même les limites d'un Etat particulier. Liberté et Egalité furent proclamées Droits de l'homme. Mais ces Droits de l'homme avaient un caractère spécifiquement bourgeois, ce qui est démontré par ce fait, que la constitution américaine, qui les a reconnus la première, a reconnu en même temps l'esclavage des hommes de couleur de l'Amérique.

La revendication d'égalité bourgeoise a été accompagnée bientôt de la revendication d'égalité prolétarienne. Alors que la première avait pour but l'abolition des privilèges féodaux de classes, la seconde demande l'abolition des classes elles-mêmes. Pour le prolétariat, l'égalité ne doit pas seulement être établie en apparence, au point de vue abstrait, dans le domaine de l'Etat, mais également dans la réalité, c'est-à-dire sur le terrain économique et social.

1. Engels : *op. cit.*, p. 155.

Le Droit. — Il résulte de ce qui précède qu'il n'y a point de droit naturel rationnel et universel, qui ne fait qu'un avec la raison et qui domine l'histoire. Le droit n'est point un facteur de l'histoire, mais un produit de l'évolution de celle-ci, et correspond à des conditions économiques et rapports sociaux donnés. Il n'est que la défense de certains intérêts, notamment des intérêts de la classe qui a triomphé.

Mais dans un Etat moderne, le droit est rarement l'expression tranchante et sincère de la suprématie d'une classe, car il ne doit pas seulement traduire l'état économique de la société, mais doit aussi être un système cohérent, sans contradictions intrinsèques, et subir des atténuations et modifications imposées par la puissance croissante du prolétariat. « La marche de « l'évolution du droit » consiste en grande partie d'abord dans l'effort fait pour supprimer les contradictions résultant de la traduction immédiate des rapports économiques, en principes juridiques, et pour établir un système juridique harmonique, puis dans l'influence et dans la contrainte du développement économique toujours plus considérable, qui rompent continuellement ce système et le compliquent de nouvelles complications. » ¹.

La Religion. — Pour Marx, la critique de la religion est la condition première de toute critique. « Le fondement de la critique est celui-ci : L'homme fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme, qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu. » ²

1. Engels : Lettre du 27 octobre 1890 publiée par Antonio Labriola dans *Socialisme et philosophie*. Paris, 1899, appendice II, p. 252 et 253.

2. Marx : *Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie* dans la *Marx-Engels historisch-kritische Gesamtausgabe* publiée par D. Riazanov. Frankfurt-am-Mein, 1927, t. I, p. 607.

C'est le monde de l'homme, la société, l'Etat, qui créent cette conscience erronée, cette raison générale de consolation et de justification de ce monde qu'est la religion. La lutte contre celle-ci, qui est le soupir de la créature accablée par la détresse, et l'opium du peuple, devient la lutte contre ce monde, cette vallée de larmes. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre situation, c'est exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusions. « La critique a effeuillé les fleurs imaginaires qui couvraient la chaîne, non pas pour que l'homme porte la chaîne prosaïque et désolante, mais pour qu'il secoue la chaîne et cueille la fleur vivante » ¹. L'histoire a pour mission, une fois que la vie future s'est évanouie, d'établir la vérité de la vie présente.

Qu'est-ce donc exactement que la religion et comment s'est-elle formée ?

La religion n'est que le reflet imaginaire dans les cerveaux humains des forces extérieures régissant leur vie quotidienne, reflets où les forces terrestres revêtent la forme des forces supra terrestres ². Au début de l'histoire, c'étaient les forces mystérieuses et incompréhensibles de la nature qui dominaient les hommes, qui se reflétaient dans leurs cerveaux et qui ont passé au cours de l'histoire chez différents peuples par les personnifications les plus diverses. Mais, ensuite, quand a commencé à se faire sentir l'action des forces sociales, qui, au début, étaient aussi inexplicables que les forces de la nature, les fantômes de l'imagination deviennent les représentants des forces historiques. A un stade postérieur de l'évolution, les attributs naturels et sociaux de tous les dieux sont transportés en un Dieu uni-

1. Marx : *op. cit.*, p. 608.

2. Engels : *Anti-Dühring*, t. III, p. 108 et s.

que et tout puissant, qui n'est qu'un reflet de l'homme abstrait. Sous cette forme souple de monothéisme, la religion peut subsister comme expression des forces étrangères naturelles et surtout sociales qui dominent les hommes.

Engels nous donne à ce sujet un exemple caractéristique : La doctrine de prédestination de Calvin, selon laquelle les individus sont d'avance élus ou réprouvés par la Providence, est l'expression religieuse du fait que le succès ou l'insuccès d'un homme ne dépendent ni de son activité, ni de son habileté, mais de circonstances indépendantes de son contrôle. Et ces circonstances sont à la merci des puissances économiques supérieures et inconnues. Ceci était particulièrement vrai à une époque de révolution économique, alors que toutes les anciennes conditions économiques se transformèrent radicalement, alors que tous les centres de commerce et routes étaient remplacés par d'autres, et que même la valeur des articles aussi sûrs et respectés que l'or et l'argent s'écroulait ¹.

La religion pourra subsister aussi longtemps que les hommes seront dominés par les conditions économiques, par les moyens de production qu'ils ont eux-mêmes créés, aussi longtemps que l'économie bourgeoise ne pourra empêcher les crises et garantir l'individu capitaliste des pertes et de la faillite, et le travailleur du chômage et de la misère.

Ce n'est que quand la société, en prenant possession de tous les moyens de production et en faisant l'emploi méthodique, aura aboli la servitude imposée par ses propres moyens de production, que disparaîtra la dernière puissance étrangère qui se reflète dans la religion. Et avec cette der-

1. Engels : *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Paris 1924, p. 32 et 33.

nière puissance étrangère disparaîtra également la religion qui la reflète.

La Philosophie et les Sciences. — La suprématie définitive de l'état économique est également manifeste par rapport à la philosophie et aux sciences. En ce qui concerne la première, l'économie ne crée rien immédiatement par elle-même; ce n'est que d'une façon indirecte qu'elle détermine le développement de la philosophie. L'action directe la plus importante sur celle-ci est exercée par les formes politiques, moraux et juridiques, qui sont elles-mêmes dans la dépendance des conditions économiques ¹.

Bien que la technique dépende de l'état de la science, celle-ci dépend plus encore de l'état et des besoins de la technique. « La société a-t-elle un besoin technique ? Cela fait plus pour l'avancement de la science que dix Universités. » ² Ainsi, toute l'hydrostatique est née de la nécessité de régler les torrents dans l'Italie du xvi^e et xvii^e siècles, et les connaissances de l'électricité ne se sont développées que depuis le jour où l'on a découvert son emploi technique.

1. Engels : Lettre du 27 octobre 1890. Voir A. Labriola : *Socialisme et philosophie*, Paris 1899, Appendice II, p. 256.

2. Engels : Lettre du 25 janvier 1894, Voir *op. cit.* p. 258.

CHAPITRE IX

L'action de la superstructure de la Société sur la base

Dans tout le développement qui précède, nous avons vu comment, d'après le matérialisme historique, l'économie imprime l'impulsion décisive aux événements et au développement de l'histoire. Mais il ne s'ensuit nullement que les forces économiques soient les seules à agir sur le monde. Il y a encore d'autres forces qui exercent leur influence sur le cours des choses. Mais de toutes ces influences, ce sont celles des forces économiques qui sont prépondérantes, dominantes. Dans sa lettre du 21 septembre 1890, Engels précise : « D'après la conception matérialiste de l'histoire, la production et la reproduction de la vie matérielle sont *en dernière instance* le moment déterminant de l'histoire. Marx et moi n'avons jamais prétendu davantage. Lorsqu'on dénature cette proposition ainsi : le moment économique est *le seul* déterminant, on transforme cette proposition en une phrase vide de sens, abstraite, absurde. » ¹.

L'économie est par conséquent la base qui agit sur les formes politiques, juridiques, religieuses et philosophiques de la superstructure, mais toutes ces formes réagissent à

1. Engels : Lettre du 21 septembre 1890, *op. cit.*, p. 241.

leur tour sur l'économie, avec une intensité — il est vrai — moindre. Elles ont leur influence sur la marche des luttes historiques et en déterminent dans bien des cas surtout la forme. Tous ces moments agissent les uns sur les autres, mais le moment économique finit par l'emporter.

Ainsi la production détermine le commerce, mais celui-ci influe et réagit de son côté sur le mouvement de la production. La découverte de l'Amérique est due aux besoins d'argent, car la production industrielle européenne, qui a pris un grand essor au xv^e et xvi^e siècles, et l'extension du commerce, qui en est résultée, exigeaient une plus grande quantité de moyens d'échange. De même la conquête des Indes était également déterminée par des intérêts commerciaux : elle avait pour but l'exportation des produits indiens; personne n'a songé au début à y importer quelque chose. Mais ces découvertes et conquêtes, faites pour des raisons commerciales, avaient à leur tour une répercussion énorme sur la production, étant donné que les besoins de l'exportation dans ces pays neufs ont créé la grande industrie ¹.

Il en est de même du trafic d'argent, surtout lorsqu'il se développe sous forme de valeur industrielle et commerciale. Après avoir reçu de la production le mouvement initial, il réagit sur celle-ci. Les financiers deviennent propriétaires de chemins de fer, de mines de charbon, dont l'exploitation doit se régler tantôt sur les intérêts de la production, tantôt sur ceux des actionnaires en tant que financiers. L'exploitation des chemins de fer, par exemple, en Amérique du Nord ou en Angleterre dépend assez souvent des opérations de bourse, totalement étrangères aux intérêts de la voie ferrée comme moyen de circulation.

1. Engels : Lettre du 27 octobre 1890, *op. cit.*, p. 247 et s.

Avec la puissance politique de l'Etat, il n'en est pas autrement. Tout en suivant le mouvement de la production, elle réagit sur les conditions et la marche de celle-ci, car une fois constituée, cette nouvelle puissance tend à toute l'autonomie possible et est douée d'un mouvement propre. Nous retrouvons ici une action réciproque de deux forces inégales : action du mouvement économique et réaction de la puissance politique. Le mouvement économique l'emporte en définitive, mais il doit subir la répercussion du mouvement politique créé par lui.

La réaction de la puissance de l'Etat sur le développement économique peut prendre trois formes : Elle peut agir dans le même sens, le développement économique devient alors plus rapide; elle peut être contraire à l'évolution économique, mais dans ce cas elle se détruit à la longue dans les grandes nations; elle peut enfin supprimer ou favoriser certaines tendances du développement économique. Dans le deuxième et le troisième cas, la puissance politique peut donc créer des gaspillages énormes de forces. Autrefois, une conquête pouvait être suivie d'une destruction totale des ressources d'un développement économique local ou national. Aujourd'hui, une conquête peut avoir des effets justes contraires, surtout chez les grands peuples : quelquefois le peuple vaincu gagne à la longue aussi bien sous les rapports économiques que sous les autres rapports.

« Pourquoi combattons nous pour la dictature du prolétariat — se demande encore Engels — si la puissance politique est sans force au point de vue économique ? » ¹.

Le même phénomène de répercussion sur la base économique de la société se laisse constater également avec le

1. Engels, lettre du 27 octobre 1890, *op. cit.*, p. 256.

droit. Celui-ci forme aussi un domaine d'une autonomie relative. Bien qu'il dépende en général de la production et du commerce, il possède une puissance spéciale de réaction vis-à-vis de ceux-ci. Tout en étant l'expression juridique du système économique, le droit peut modifier dans certaines limites la vie économique. Ainsi la liberté absolue de tester en Angleterre et sa forte limitation en France influent très fortement sur la répartition des biens.

L'état économique n'est pas non plus à l'abri des contre-coups de la philosophie et de la religion. Dans la mesure où les gens, qui se livrent à des activités intellectuelles, forment un groupe indépendant à l'intérieur de la division sociale du travail, leur production, y compris leurs erreurs, ont une influence de réaction sur tout le développement social, et même sur le développement économique.

Il est évident enfin que celui-ci dépend dans une grande mesure du degré de la science d'une époque et d'un pays donnés.

Toutes les différentes formes de l'activité intellectuelle influent par conséquent sur les forces économiques dont elles sont les reflets. Dans le monde réel, il n'y a pas d'opposition polaire, métaphysique, entre cause et effet. Dans la vie réelle, dans laquelle règne le dialectique, toute cause devient effet et vice-versa. Tout le développement se poursuit dans la forme de l'action réciproque des forces — il est vrai — inégales, dont la force économique est la plus puissante et même décisive.

CHAPITRE X

Le Socialisme

Dans l'Introduction de ce travail, nous avons rappelé que le matérialisme historique est la base philosophique du socialisme. En effet, d'après la conception matérialiste de l'histoire, les causes dernières de toutes les transformations sociales et politiques doivent être cherchées — nous l'avons vu — non pas dans les idées et intentions des hommes, mais dans l'économie, dans les modes de production et d'échange. Lorsqu'apparaît l'idée que les institutions sociales existantes sont injustes, c'est un indice que l'ordre social ne cadre plus avec les nouvelles conditions de production et d'échange. Et les moyens de supprimer les désaccords révélés ne doivent pas être inventés, mais découverts dans les faits matériels de la production. Le Socialisme, basé sur le matérialisme historique, doit par conséquent lui aussi dériver de la Réalité économique, et c'est ce que Marx et Engels ont démontré.

Au Moyen-Age, avant la production capitaliste, régnait partout la petite exploitation. Les travailleurs étaient propriétaires de leurs moyens de production, qui étaient nécessairement limités. Le rôle historique de la bourgeoisie était de concentrer et d'étendre ces moyens de production restreints et disséminés. Et la bourgeoisie transforma ces der-

niers de moyens de production individuels qu'ils étaient, en moyens de production sociaux, employés par une collectivité de personnes ; la grande fabrique a remplacé l'atelier exigü du Moyen-Age. Les produits, de produits d'individus isolés, devinrent alors des produits sociaux. La production sociale, qui s'est établie à côté de la production individuelle, étant plus puissante que celle-ci, en raison de la productivité plus grande résultant de la division systématique du travail, évinça de plus en plus la dite production individuelle. Avec cette révolution de l'ancien mode de production apparaît l'antagonisme fondamental de la société actuelle ¹.

Bien que les moyens de production et la production elle-même soient devenus chose sociale, le possesseur des instruments de travail, le capitaliste, continue à traiter les produits sociaux comme s'ils étaient encore des produits d'individus isolés.

Dans la petite exploitation, le possesseur des instruments de travail s'était approprié les produits parce que c'étaient les produits de son propre travail. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Le possesseur des instruments de travail s'approprie des produits sociaux, des produits du travail de la collectivité. C'est dans cette contradiction entre production sociale et appropriation capitaliste que réside en germe toute la collision du temps présent.

Dans la production capitaliste, nous assistons également à l'antagonisme entre l'organisation de la production à l'intérieur de chaque fabrique et l'anarchie de la production dans l'ensemble de la société.

Dans la société du Moyen-Age, la production était essentiellement destinée à la consommation personnelle. Il n'y

1. Voir Engels : *Anti-Dühring*, t. III, pp. 23 et s.

avait pas d'échange et les produits ne revêtaient pas le caractère de marchandises. C'est seulement lorsque la famille arriva à produire un excédent, dépassant ses propres besoins, que celui-ci devenait marchandise. Mais avec l'avènement de la production capitaliste, les producteurs se transforment de plus en plus en producteurs de marchandises. Ils perdirent alors la domination sur leur propres produits. Nul ne connaît depuis lors les besoins des marchés, et nul ne sait si son produit trouvera acheteur. C'est l'anarchie de la production.

Mais cette production a ses lois propres, qui s'appliquent contre le producteur. Celui-ci est complètement dominé par son produit. La lutte entre les producteurs, qui devient de plus en plus universelle, oblige chaque industriel à perfectionner ses marchandises et développer ses instruments de travail. Mais l'accroissement du machinisme signifie élimination des grandes masses de travailleurs et création d'une armée de réserve industrielle, dépassant les besoins moyens du capital, et disponible pour les périodes, où l'industrie travaille sous haute pression, créant ainsi la souffrance et la misère dans la classe ouvrière. La grande industrie, qui parcourt toute la terre à la recherche de nouveaux consommateurs, limite ainsi chez elle-même la consommation des larges masses à un minimum.

Mais l'expansion des marchés ne peut aller du même pas que celle de la production, et c'est la raison pour laquelle depuis 1825 éclatent périodiquement tous les dix ans des crises, arrêtant toute production. La richesse et la surabondance deviennent la cause de la misère. Ces crises sont la révolte des forces productives contre le mode de production capitaliste qu'elles débordent.

Ces forces productives poussent avec une force croissante

à ce que soit reconnu leur caractère de forces productives sociales, et le résultat de cette réaction se manifeste sous cette forme de socialisation des moyens de production qu'est la Société par actions dont l'Etat est obligé à un certain degré de développement de prendre la direction. Cette transformation des grands organismes de production et de communication en Sociétés par actions et en propriété d'Etat, prouve que la bourgeoisie n'est plus indispensable et que le mode de production capitaliste, qui a commencé par éliminer les ouvriers, élimine actuellement de plus en plus les capitalistes.

Mais ni la transformation en Sociétés par actions, ni la transformation en propriété d'Etat ne font disparaître la qualité de capital des forces productives. Pour les Sociétés par actions, c'est évident. Et l'Etat, propriétaire des forces productives, véritable capitaliste collectif, sans être la solution du conflit, renferme le moyen en vue de la solution. Celle-ci ne peut consister qu'à mettre le mode de production, d'appropriation et d'échange en harmonie avec le caractère social des moyens de production. Et cela ne pourra avoir lieu que lorsque la société prendra possession des forces productives.

Les forces d'action sociales agissent comme des forces de la nature. Une fois comprises, elles peuvent, entre les mains des producteurs associés, être transformées de maîtresses despotiques en servantes dociles. Quand on traitera conformément à leur nature sociale les forces productives, à l'anarchie de la production se substituera une réglementation systématique de celle-ci, compte tenu des besoins de la communauté.

Le prolétariat, détenant la puissance de l'Etat, transformera d'abord les moyens de production en propriété d'Etat.

Par là il s'abolit lui-même en tant que prolétariat, il abolit toutes les différences de classes et abolit enfin l'Etat, en tant qu'Etat, c'est-à-dire l'Etat d'une classe dominante, fait pour assurer la persistance des conditions extérieures de production. A la division en classes, fondée sur l'insuffisance de la production, sera ainsi mis fin par l'épanouissement des forces productives modernes, où l'appropriation par une seule classe de la société des moyens de production et des produits est devenue une entrave à l'évolution économique. « Le gouvernement des personnes fait place à l'administration des choses et à la direction d'opérations de production. L'Etat n'est pas aboli, il meurt. » ¹.

Par la prise de possession sociale des moyens de production, qui devient possible non par la seule volonté des hommes, mais en vertu des conditions économiques nouvelles, la production marchande cesse et, par là même, la domination du produit sur le producteur.

Les forces objectives étrangères, qui jusqu'alors dominaient l'histoire, passent dorénavant sous le contrôle des hommes. « Ce n'est qu'à partir de ce moment que les hommes feront eux-mêmes leur histoire en pleine conscience, ce n'est qu'à partir de ce moment que les causes sociales, mises en mouvement par eux-mêmes, auront en majeure partie et dans une mesure toujours croissante les effets voulus par eux. C'est l'humanité, passant d'un saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté. » ².

Ainsi l'Idée socialiste se trouve justifiée par la Réalité économique. Le Socialisme cesse d'être utopique et devient scientifique parce qu'il dérive des conditions économiques, constituant d'après le matérialisme historique, la base de l'évolution de l'histoire.

1. Engels : *Anti-Dühring*, t. III, p. 47.

2. Engels : *op. cit.*, p. 52.

CHAPITRE IX

Le matérialisme historique chez les disciples de Marx et Engels

Tant que Marx et Engels vivaient, les partisans du matérialisme historique, dont le nombre n'était pas encore considérable, étaient tous en relations avec leurs maîtres et échangeaient avec eux leurs idées. En raison de ces rapports avec les fondateurs du matérialisme historique, il n'y avait pas de divergences profondes parmi les adeptes de la conception matérialiste de l'histoire. Mais après la mort des deux grands penseurs socialistes et avec l'augmentation du nombre de ceux qui se réclament de la doctrine des grands défunts, ont surgi des systèmes, accusant des nuances et même des divergences profondes dans l'interprétation de matérialisme historique.

Parmi les différents courants qui se sont manifestés dans la littérature socialiste, mentionnons d'abord celui qui est conforme — dans son ensemble — à l'interprétation orthodoxe du matérialisme historique.

Dans ce courant, il faut noter en premier lieu Paul Lafargue en France, qui a le premier de tous les disciples de Marx et Engels écrit sur la conception matérialiste de l'histoire et l'a appliquée dans ses ouvrages, notamment dans *Le déterminisme économique de Karl Marx. Recherches sur l'origine du Bien, de l'âme et de Dieu* (Paris 1909).

En Russie, le matérialisme historique orthodoxe est surtout représenté par : George V. Plekhanov, avec ses ouvrages : *Beitrag zur Geschichte des Materialismus* (Stuttgart 1896). *Les questions fondamentales du marxisme*, parues en 1908 (trad. franç., Paris 1827) et *Le Matérialisme militant* (trad. S. Engelson, Paris 1930); par N. Boukharine, auteur de *La théorie du matérialisme historique* (Paris 1927) et par Lénine, qui a traité les problèmes philosophiques du marxisme dans son *Matérialisme et Empiriocriticisme* (Paris 1928).

En Italie, c'est Antonio Labriola, le fidèle interprète du marxisme dans ses : *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* (trad. Alfred Bonnet, Paris 1928). C'était le premier professeur d'Université, qui a adhéré franchement au matérialisme historique.

Parmi les auteurs de langue allemande, mentionnons avant tout Karl Kantsky, le plus grand théoricien du socialisme international, qui a traité le matérialisme historique surtout dans la série d'articles parus dans la *Neue Zeit*, l'organe scientifique de la social-démocratie allemande, qu'il dirigeait depuis 1883, sous le titre : *Was will und kann die materialistische Geschichtsauffassung leisten*, ainsi que dans son ouvrage récent : *Die materialistische geschichtsauffassung* (Berlin 1929).

Mentionnons encore en Allemagne : Franz Mehring, qui a défendu la conception matérialiste de l'histoire dans l'appendice de sa *Lessing-Legende* (Stuttgart 1893), et H. Cunow, avec son ouvrage : *Die Marxsche Geschichts-Gesellschaft und Staatstheorie* (Berlin 1920).

Quel est le but poursuivi par ces auteurs ?

Ceux-ci se proposent dans leurs travaux de développer et d'élargir les bases du matérialisme historique jetées par Marx et Engels, de faire avancer l'étude et prouver la jus-

tesse de la conception matérialiste de l'histoire, en mettant celle-ci à l'épreuve et en l'appliquant dans des recherches et études relatives à des branches les plus variées de l'activité intellectuelle. Tous ces auteurs considèrent que la tâche incombant aux disciples des fondateurs de socialisme scientifique est de travailler au développement de celui-ci. Car, « comme on le sait — indique Boukharine, — Engels disait peu avant sa mort qu'on n'avait fait que les premiers pas dans le domaine du matérialisme historique. » ¹.

« Il va de soi — estime d'autre part Plekhanov — que l'évolution du socialisme n'est pas encore terminée et qu'elle peut aussi peu s'arrêter aux travaux de Engels et de Marx que la théorie de l'origine des espèces pouvait être considérée comme définitivement à point avec la parution des œuvres principales du biologiste anglais. » ².

A l'établissement des principes fondamentaux du socialisme scientifique, pense Plekhanov, doit succéder l'étude détaillée des questions s'y rattachant, car il n'y a aucune branche de la sociologie devant laquelle ne se soient ouverts de nouveaux horizons, au fur et à mesure que chacune d'elles s'assimilait les conceptions philosophiques et historiques du marxisme.

Conformément à la tâche que les auteurs ci-dessus cités se sont assignés, Lafargue s'applique à démontrer dans *Le déterminisme économique de Karl Marx*, que les Idées de Progrès, de Justice et de Liberté n'existent pas par elles-mêmes, n'engendrent pas les événements de l'histoire, mais sont au contraire les conséquences des phénomènes sociaux,

1. Boukharine : *La théorie du matérialisme historique*, Paris, 1927, p. 339.

2. Plekhanov : *Les questions fondamentales du marxisme*, Paris, 1927, Préface de D. Riazanov, p. 6.

qui, en évoluant, les créent, les transforment et les suppriment.

Comment, par exemple, Lafargue explique-t-il la toute-puissance d'action du mode de production ?

La production absorbe l'énergie de l'immense majorité des individus d'une nation, alors que les autres branches de l'activité, les autres parties du milieu social ou artificiel (que Lafargue oppose au milieu naturel ou cosmique), notamment la politique, la littérature, la religion, etc, n'occupent qu'une minorité restreinte des hommes. Ainsi tous les hommes presque subissent plus ou moins l'influence modificatrice du mode de production, tandis qu'un très petit nombre d'hommes est soumis à celle des autres branches de l'activité. « Or, comme c'est par l'intermédiaire des hommes que les différentes pièces du milieu social réagissent les unes sur les autres, celle qui modifie le plus d'hommes possède nécessairement le plus d'énergie pour ébranler tout l'ensemble. » ¹.

Les progrès du mode de production sont devenus depuis deux siècles si précipités, que les hommes intéressés dans la production doivent constamment remodeler les pièces correspondantes du milieu social — formé par des institutions sociales, politiques, juridiques, par la morale, les mœurs, la religion, la philosophie, etc. — pour les tenir à niveau. Les résistances qu'ils rencontrent engendrent des conflits économiques et politiques. « Ainsi donc, si l'on veut découvrir les causes premières des mouvements historiques, il faut aller les chercher dans le mode de production de la vie matérielle, qui, comme dit Marx, conditionne en

1. Paul Lafargue : *Le déterminisme économique de Karl Marx*, Paris, 1909, p. 47.

général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. » ¹.

Plekhanov s'attache à démontrer que chaque découverte nouvelle relative à l'histoire de la civilisation et de la pensée, aux idéologies, à la mythologie, à l'art des peuples primitifs, apporte une confirmation nouvelle de la justesse de la conception matérialiste de l'histoire ². Les savants contemporains bourgeois sont obligés, en raison de l'état actuel de la science sociale, de donner des phénomènes sociaux qu'ils étudient des explications qui se rapprochent des conceptions du matérialisme historique.

Plekhanov s'oppose d'autre part aux essais faits en Russie et ailleurs, de « corriger » le marxisme, de séparer ses côtés économiques et historiques d'avec son fondement philosophique, et de l'asseoir sur des bases philosophiques nouvelles, en l'accouplant à Kant, Avenarius, Mach et autres philosophes idéalistes dont nous parlerons plus loin.

Boukharine, de son côté, s'applique à développer d'une façon populaire les principes du matérialisme historique et de faire avancer l'étude des problèmes que celui-ci comporte.

Comment, explique-t-il, la question fondamentale pour la théorie du matérialisme historique, qui est celle de savoir pourquoi les forces productives sont la cause dernière déterminant en dernière analyse l'évolution sociale ?

C'est parce que les forces productives expriment la corrélation entre la société et la nature, en d'autres termes entre le système et le milieu. Entre la société et la nature existe en effet un processus d'échange des matières, un processus

1. Paul Latargue : *op. cit.*, p. 18.

2. Plekhanov : *Les questions fondamentales du marxisme*, Paris, 1927, pp. 43 et s., et 60 et s.

de reproduction sociale. La société perd son énergie humaine de travail et reçoit en échange de l'énergie naturelle, qu'elle assimile. Le bilan de cette opération a une importance décisive pour l'évolution de la société. Car le développement de celle-ci est déterminé par le rendement ou la productivité du travail social. Cette productivité du travail social constitue précisément l'indice du rapport entre la nature et la société, entre le milieu et le système, « rapport qui détermine la situation du système dans le milieu et dont les changements indiquent les transformations inévitables de toute la vie interne de la société. » ¹. « La corrélation entre le milieu et le système est une grandeur déterminant en dernière analyse, le mouvement de n'importe quel système. C'est là une des lois générales qui régissent la dialectique de la forme en mouvement ² ».

En dehors de ce courant, qui est dans son ensemble conforme à l'interprétation orthodoxe du matérialisme historique — bien que nous puissions voir parmi les auteurs y appartenant, des nuances assez prononcées, ainsi que des polémiques acerbes, par exemple entre Kautsky et Cunow, d'une part, et Boukharine, d'autre part — en dehors de ce courant, nous en avons un autre, dans lequel apparaissent des tentatives de concilier la conception matérialiste de l'histoire avec des philosophies idéalistes.

En tête de ce courant vient Edouard Bernstein avec son ouvrage : *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie* (Stuttgart 1899). C'est avec Kant que Bernstein essaie de concilier Marx. On constate la même tentative chez Ludw. Woltmann, dans son ouvrage : *Der historische Materialismus, Darstellend und Kritik*

1. Boukharine : *La théorie du matérialisme historique*, Paris, 1927, p. 115.

2. Boukharine : *op. cit.*, p. 343.

der Marxistischen Weltanschauung (Dusseldorf, 1900). Dans le même sens travaillent également les professeurs Karl Vorlander : *Kant und Marx, ein Beitrag zur Philosophie des Sozialismus* (Tübingen, 1911), et Max Adler : *Marxistischen Probleme* (Stuttgart, 1913). Ce dernier a très influencé Alfred Braunthal, auteur de *Karl Marx als Geschichtsphilosophie* (Berlin, 1920).

Ce courant néo-kantiste avait aussi des adeptes parmi les socialistes russes, notamment Strouvé, Tougan-Baranovski, Boulgakow, etc.

Chez tous ces néo-kantistes retentit le même appel : « Revenons à Kant ! ».

On sait pourtant que la doctrine idéaliste de celui-ci est inconciliable avec le matérialisme historique. Engels a déjà considéré le néo-kantisme de son temps comme une variété de l'agnosticisme ou du « matérialisme honteux », dont il nous a donné une brillante description : Dans l'agnosticisme la conception de la nature est entièrement matérialiste, le monde est gouverné par des lois et n'admet pas l'intervention d'une action extérieure, mais, d'après le même agnosticisme nous ne posséderions pas néanmoins le moyen d'affirmer ou d'infirmer l'existence d'un être supérieur au-delà de l'univers connu ; pour l'agnostique, la matière et l'énergie ne peuvent être ni créées ni détruites, mais il n'a pas de preuve qu'elles n'ont pas été créées à un moment quelconque ; l'agnostique, tout en admettant que nos connaissances sont basées sur les données fournies par les sens, n'est pas certain d'autre part, si nos sens nous fournissent de correctes représentations des objets perçus par leur intermédiaire ¹.

De même, les adeptes de Kant nient aussi la possibilité

1. Engels : *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, 1924, p. 26.

de connaître l'univers à fond. D'après eux, même si nous sommes capables de saisir les propriétés d'une chose, nous ne sommes malgré tout pas en état de connaître la nature intime des choses — la fameuse « chose en soi » (*Das Ding an sich*) de Kant. Nos connaissances portent la marque de la nature subjective de notre entendement, et sont par conséquent relatives. Mais — ainsi que l'a démontré Engels — à l'époque de Kant notre notion des choses de la nature était encore fragmentaire, et si Kant était encore fondé à soupçonner que dans chaque chose se cache la mystérieuse « chose en soi », il n'en est plus de même à l'époque où toutes les choses insaisissables ont été analysées, et même reconstituées grâce au progrès de la science de la chimie. Et tout ce que nous sommes nous-mêmes en état de reconstituer, nous ne pouvons plus considérer comme impossible à saisir ¹.

Charles Rappoport, combattant dans *La Philosophie de l'Histoire* le néo-kantisme, surtout celui de Woltmann, met en relief, d'autre part, une autre différence énorme entre le matérialisme historique et la philosophie de Kant, différence consistant en ce que le premier est — ainsi que la philosophie hégélienne — imprégné du principe moniste, c'est-à-dire du principe de l'identité de l'Idée et de la Réalité, alors que toute la doctrine dualiste de Kant est dirigée contre ce principe ².

Le principe qui domine le système hégélien est que la Réalité et l'Idée ne font qu'un, car l'Idée se réalise, s'incarne dans la Réalité. La Réalité est l'Idée que se manifeste.

Dans la conception de Marx, c'est la Réalité qui façonne, qui forme l'Idée. C'est dans la Réalité économique que Marx

1. Engels : *op. cit.*, pp. 28 et 29.

2. Charles Rappoport : *La philosophie de l'Histoire*, Paris, 1925, p. 229.

cherche toujours les racines mêmes des idées. Il substitue à la Réalité abstraite de l'absolu de Hegel, la Réalité concrète, la Réalité économique.

La doctrine de Kant est tout à fait opposée. Ce dernier oppose l'Idée à la Réalité. Celle-ci, sans l'Idée, est un chaos. Les sens à l'aide desquels nous sommes à même d'acquérir certaines connaissances, ne fournissent que des matériaux bruts, une masse de représentations incohérentes. Pour organiser les armées des faits, le chaos de sensations, c'est-à-dire pour avoir une connaissance exacte des phénomènes, il faut des idées, qui précèdent le processus empirique, des idées préconçues. C'est l'Idée qui organise la Réalité.

Ainsi l'alliance tentée avec Kant s'avère une mésalliance. La philosophie de Kant n'a rien à voir avec le marxisme.

En dehors de la tentative de concilier le matérialisme historique avec Kant, il y avait aussi des essais d'accorder la conception matérialiste de l'histoire avec la philosophie du Physicien Mach. C'est ce que s'est efforcé de faire Fritz Adler dans *Ernst Machs Überwindung des mechanischen Materialismus* (Wien, 1910). Cette tendance avait également des adeptes dans les milieux marxistes de Russie, notamment A. Bogdanov, A. Lounatcharsky, Bazarov, etc.

Contre cette nouvelle tendance luttait surtout Plekhanov, auquel s'alliait en philosophie Lénine, malgré les divergences de vue qui les séparaient sur diverses questions de politique, tactique, etc.

Plekhanov combat les conceptions de Mach et de son disciple Bogdanov dans la série des trois « Lettres », adressées par lui à ce dernier et réunies sous le titre de *Matérialismus militans* (*Le Matérialisme militant*. Trad. S. Engelson, Paris, 1930).

Lénine, de son côté, a consacré à la critique de cette ten-

dance son ouvrage *Le Matérialisme et l'Empiriocriticisme*. (Paris, 1928).

Ces auteurs combattent les conceptions de l'empiriocriticisme ou de la théorie de Ernst Mach, suivant lesquelles les objets ou les corps ne seraient que des « complexes de sensations », ce qui est contraire au matérialisme historique, d'après lequel les sensations ne sont que des reflets des objets.

Alors que Kautsky considérait qu'il était inutile de combattre la philosophie machiste, qui ne serait pas — d'après lui — incompatible avec le matérialisme historique, et que l'on devrait déclarer cette philosophie affaire privée, pour Plekhanov, il n'était pas seulement superflu, mais il était au contraire indispensable de lutter contre ces théories, en raison du danger qu'elles contiennent pour le développement du marxisme ¹.

Lénine dénonce à son tour « le caractère foncièrement réactionnaire de l'empiriocriticisme, qui dissimule, sous de nouveaux subterfuges, sous de nouveaux termes prétentieux, sous de nouvelles subtilités, les vieilles erreurs de l'idéalisme et de l'agnosticisme » ². Une ignorance absolue du matérialisme philosophique en général — dit-il — et de la méthode dialectique de Marx et Engels en particulier, permet seule de parler de conciliation de l'empiriocriticisme avec le matérialisme historique. Le même auteur met également en relief le fait que la lutte des partis en philosophie, exprime au fond les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société. Les groupements philosophiques reflètent dans le domaine de l'idéologie le rapport des forces de classe dans le pays.

1. Plekhanov : *Le matérialisme militant*, trad. S. Engelson, Paris, 1930, p. 215.

2. Lénine : *Matérialisme et empiriocriticisme*, Paris, 1928, p. 313.

Signalons encore l'ouvrage déjà cité de Ch. Rappoport : *La Philosophie de l'Histoire*, dans lequel l'auteur analyse les principales doctrines de la philosophie de l'histoire, en relève les côtés forts ainsi que les côtés faibles. Il combat surtout l'objectivisme dogmatique, qui cherche à éliminer de la science sociale le principal intéressé, c'est-à-dire l'homme. Il trouve — tout en étant fervent marxiste — que le facteur humain, les influences humaines, ont été plus ou moins négligés par Marx et Engels. Mais s'il critique certains points de la doctrine de ces derniers, il le fait, — ainsi qu'il le dit — « de la façon positive », c'est-à-dire pour chercher à la perfectionner et la faire progresser, et non pas « de la façon négative », ainsi que font ceux qui s'attachent à en relever exclusivement les faiblesses, en laissant dans l'ombre ce qu'elle a de grand et de fécond.

On trouve également dans son ouvrage une analyse de la méthode subjective du penseur russe Pierre Lavroff¹, qui concilie le déterminisme historique avec son point de vue subjectif, et qui place au centre de son œuvre le problème de la personnalité humaine.

1. Ch. Rappoport : *La philosophie de l'Histoire*, Paris, 1925, pp. 159-180.

Vu,
le Doyen,
Edgard ALLIX.

Vu, bon à imprimer :
Le Président de Thèse,
PIROU

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY

BIBLIOGRAPHIE

- Marx.** — *Le Capital*. Trad. Molitor, Paris, 1924-1930. 14 vol.
- *Zur Kritik der politischen Oekonomie*. Stuttgart, 1897. — *Contribution à la critique de l'économie politique*. Trad. Laura Lafargue, Paris 1909.
- *Lohnarbeit und Kapital*. Berlin 1922. — *Travail salarié et capital*. Paris 1931.
- *Die Klassenkämpfe in Frankreich, 1848-1850*. Berlin. 1920.
- *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Trad. M. Ollivier, Paris, 1928.
- *La Commune de Paris*. Trad. Charles Longuet, Paris 1901.
- *Misère de la philosophie. Réponse à la philosophie de la misère de Proudhon*. Paris, 1896.
- *Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie*, dans *Marx-Engels historisch-kritische Gesamtausgabe*, publié par D. Riazanov, Francfort-sur-le-Mein, 1927.
- *Thèses sur Feuerbach*, reproduites par Engels dans son ouvrage : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Trad. M. Ollivier. Paris, 1930.
- *Révolution et contre-révolution en Allemagne*. Trad. Molitor, Paris, 1933.
- Marx et Engels.** — *Marx-Engels historisch-kritische Gesamtausgabe. Im auftrage des Marx — Engels Instituts Moskau*. Publié par D. Riazanov. Francfort-sur-le-Mein, 1927.
- *Der Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx. 1844-1883*. Publié par A. Bebel et Ed. Bernstein. Stuttgart 1913.
- *Le manifeste communiste*. Trad. Charles Andler. Paris, 1925.
- Engels.** — *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und*

- des Staates*. Stuttgart, 1913. — *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*. Trad. Bracke, Paris 1931.
- *M. E. Duhring bouleverse la science. (Anti-Duhring)*, Trad. Bracke, Paris, 1931-1933. 3 t.
- *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Trad. Molitor, Paris 1930.
- *La guerre des Paysans en Allemagne*. Paris 1929.
- *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Paris, 1924.
- Lettres des : 21 sept. 1890, 27 oct. 1890 et 25 janv. 1894, reproduites par Antonio Labriola dans : *Socialisme et philosophie*. Paris 1899. Appendice II.

AUTRES AUTEURS :

- Adler Fritz.** — *Ernst Machs Überwindung des mechanischen Materialismus*, Vienne 1910.
- Adler Max.** — *Marxistischen Probleme*, Stuttgart 1913.
- Bernstein Eduard.** — *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie*. Stuttgart 1899.
- Boukharine.** — *La théorie du matérialisme historique*. Paris, 1927.
- Braunthal Alfred.** — *Karl Marx als Geschichtsphilosoph*. Berlin 1920.
- Buckle H. Th.** — *Histoire de la Civilisation en Angleterre*. Trad. Baillot. Paris 1881.
- Cunow H.** — *Die Marxsche Geschichts-Gesellschafts-und Staatstheorie*. Berlin 1920.
- Holbach.** — *Système Social*. Londres 1774.
- Kautsky.** — *Die materialistische Geschichtsauffassung*. Berlin 1929.
- Labriola Antonio.** — *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*. Trad. Alfred Bonnet. Paris 1928. *Socialisme et Philosophie*. Paris 1899.
- Lafargue Paul.** — *Le Déterminisme économique de Karl Marx. Recherches sur l'origine du Bien, de l'Ame et de Dieu*. Paris 1909.
- Lénine.** — *Matérialisme et Empiriocriticisme*. Paris 1928.
- Mehring Franz.** — *Lessing-Legende*. Stuttgart 1893.
- Plekhanov.** — *Beitrage zur Geschichte des Materialismus*. Stutt-

- gart 1896; *Les questions fondamentales du marxisme*. Paris 1927; *Le Matérialisme militant*. Trad. S. Engelson. Paris 1930.
- Rappoport.** — *La philosophie de l'Histoire*. Paris 1925.
- Riazanov.** — *Karl Marx, Homme, penseur et révolutionnaire*. Recueil d'articles, discours et souvenirs. Paris 1928; *Marx et Engels*, Paris 1927.
- Saint Augustin.** — *La Cité de Dieu*. Trad. Emile Saissait. Paris 1855.
- Turgeon (Ch.)** — *Critique de la Conception Socialiste de l'Histoire* Paris 1930.
- Vorlander Karl.** — *Kant und Marx, ein Beitrag zur Philosophie des Sozialismus*. Tübingen 1911.
- Woltmann (L.)** — *Der historische Materialismus. Darstellung und Kritik der Marxistischen Weltanschauung*.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	1
Chapitre premier. — Le milieu dans lequel est né le matérialisme historique	11
Chapitre II. — L'influence de Hegel et Feuerbach sur Marx et Engels ..	19
Chapitre III. — La base économique de la société	32
Chapitre IV. — Le rôle de la production dans la préhistoire	41
Chapitre V. — La famille, produit social	46
Chapitre VI. — L'origine des classes sociales et de l'Etat	54
Chapitre VII. — Le rôle de l'individualité et l'action des masses dans l'histoire	64
Chapitre VIII. — Les sphères idéologiques	84
Chapitre IX. — L'action de la superstructure de la société sur la base ..	92
Chapitre X. — Le socialisme	96
Chapitre XI. — Le matérialisme historique chez les disciples de Marx et Engels	101
Bibliographie	113

Les Editions Domat-Montchrestien, 160, rue Saint-Jacques, Paris. 1933
